



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3

416

DES
PÈLERINAGES

ET
DE LEUR RÔLE PROVIDENTIEL
DANS LES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES

PAR
LE R. P. GAUTRELET
De la Compagnie de Jésus

Les pèlerinages nous sauveront.
Fig. IX.

LYON
E. BRIDAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ

1874

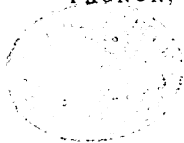
19

4192 3

DES
PÈLERINAGES
ET
DE LEUR RÔLE PROVIDENTIEL
DANS LES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES

Imprimatur :

PAGNON, VIC. GÉN.



LYON. — IMP. PITRAT AINE, RUE GENTIL, 4.

DES
PÈLERINAGES

ET

DE LEUR ROLE PROVIDENTIEL

DANS LES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES

PAR

R

LE R. P. GAUTRELET

De la Compagnie de Jesus

Les pèlerinages nous sauveront.

PIE IX

LYON

E. BRIDAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ

—
1874

Tous droits réservés.



AVANT-PROPOS

Un phénomène singulier s'est produit dans le monde catholique en ces dernières années. *Les pèlerinages publics*, que l'on croyait à tout jamais passés et qui paraissaient n'être plus en harmonie avec les idées modernes, ont pris un développement inespéré ; ils tendent à se généraliser, à se perpétuer, et semblent vouloir rentrer dans nos mœurs et nos habitudes. Comment des hommes, que le respect humain enchaînait depuis longtemps et qui osaient à peine se dire chrétiens, se sont-ils déterminés à braver si hardiment l'opinion

et les railleries du monde? Comment des chrétiens, que les prescriptions de l'Église les plus absolues trouvaient indociles, ont-ils embrassé avec empressement des pratiques que, par réserve, elle osait à peine leur conseiller? Comment des populations, depuis si longtemps indifférentes en tout ce qui concerne la religion, se sont-elles trouvées presque subitement changées, et, pleines d'un enthousiasme dont elles étaient les premières à s'étonner, se sont-elles précipitées vers des sanctuaires naguère inconnus, pour y solliciter les faveurs du ciel?

Les pèlerinages publics paraissaient désormais impossibles. — Comment les expliquer, et quelle raison pouvons-nous donner de leur réapparition?

Y a-t-il quelque rapport entre les besoins du monde catholique et ces démonstrations religieuses?

Y a-t-il quelque chose de *providentiel* dans une pratique à laquelle ne nous avait pas préparés la coupable et funeste léthargie spirituelle où nous étions plongés et qui semblait devoir nous conduire droit à la mort?

Ce sont là des questions qui se présentent assez naturellement à l'esprit, et dont la solution, nous le croyons, ne paraîtra dépourvue ni d'intérêt ni d'utilité.

Cette solution, nous la chercherons dans un examen attentif de l'état actuel des sociétés chrétiennes et dans une étude sérieuse de la nature des pèlerinages.

L'état presque désespéré dans lequel se trouvent les sociétés qui se disent encore chrétiennes et même catholiques nous fera comprendre le besoin absolu d'un remède efficace pour prévenir leur entier décomposition et nous expliquera le cri d'alarme échappé de tant de bouches à la fois.

Il ne nous sera pas difficile de montrer ensuite la puissance des *pèlerinages* pour opérer cette merveilleuse guérison que nous désirons tous si ardemment; et par la comparaison établie entre le mal et le remède, nous serons comme naturellement amenés à conclure que les *pèlerinages* sont le *moyen providentiel* que Dieu lui-même nous indique et veut que nous employions.

DES
PÈLERINAGES

ET
DE LEUR RÔLE PROVIDENTIEL
DANS LES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES D'UNE NATION CHRÉTIENNE

Avant d'exposer l'état déplorable dans lequel se trouvent maintenant les *nations chrétiennes*, il est nécessaire de dire nettement ce que nous entendons par ce mot. Nous appelons *chrétienne* une *nation*, qui, sinon par la totalité de ses membres, du moins par les chefs qui la représentent et le gouvernement qui la dirige, reconnaît Jésus-Christ pour le Fils de Dieu et le sauveur du monde, l'honore comme son Roi, croit à ses divins enseignements et se soumet à ses lois.

Il y a entre l'*homme* et le *chrétien* une différence essentielle, qui n'est pas comprise de tous. La *vie de la grâce*, surajoutée à la *vie naturelle*, place le *chrétien* incomparablement au-dessus de l'*homme*, qui n'a pas eu le bonheur de devenir l'enfant de Dieu par le baptême.

Le chrétien, né de Dieu, est aussi son héritier ; incorporé à Jésus-Christ, il partage ses droits ; le divin Sauveur, en lui communiquant sa vie lui communique aussi sa grandeur : devant lui s'ouvrent des horizons nouveaux et les plus magnifiques perspectives. Sa sainteté et sa perfection trouvent leur modèle dans la sainteté et la perfection divine. Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant le chrétien est au-dessus de l'homme, soit dans sa *naissance spirituelle*, soit dans ses *immortelles destinées*, soit par les *vertus sublimes* qu'il doit pratiquer.

De même, il y a une distance infinie entre une *nation chrétienne* et celle qui ne l'est pas. La nation chrétienne, elle aussi, est *née de Dieu* ; elle a pour véritable *Roi Jésus-Christ*. De ce chef sacré, comme d'une source abondante et divine, découlent sur la société qui lui appartient la grâce et la vie. Elle n'a pas seulement pour *fin* la paix et le bonheur temporel

de ses membres, mais elle doit encore, dans la mesure de son pouvoir, s'intéresser à leur bonheur éternel et à leur sanctification.

Une *nation chrétienne* est, pour ainsi dire, *sacrée* par l'onction de son Roi, qui est le *Christ*, l'*oint* par excellence; l'esprit de Jésus-Christ doit en quelque sorte la pénétrer et la diriger.

Une *nation chrétienne* se doit à elle-même, comme elle doit à son chef, de le faire honorer et respecter; elle doit réprimer et punir les outrages dont il serait l'objet : car celui qui insulte le *Roi* insulte tout le *Royaume*.

Une *nation chrétienne* est par là même une fille de l'*Église catholique*. Respect, amour, dévouement, voilà ce qu'elle doit à l'*Église*, ce qu'elle doit à son chef. Rien de ce qui touche le Père ne saurait être indifférent pour ses enfants.

Une *nation chrétienne* doit procurer à ceux de ses membres qui professent la religion de Jésus-Christ toute facilité pour remplir librement leurs devoirs religieux, interdire tout ce qui pourrait altérer les croyances, corrompre la morale, contrarier ou fausser le culte extérieur et public, gêner, en un mot, le libre exercice de la religion catholique.

Une *nation chrétienne* doit faire pénétrer l'esprit chrétien dans ses idées et dans ses principes, dans sa doctrine et son enseignement, dans ses institutions et ses lois, dans ses mœurs et dans ses usages, dans son gouvernement et ses magistrats.

Une *nation chrétienne* doit, dans ses relations avec les autres nations, se conduire d'après les maximes de l'Évangile et l'esprit de son chef, Roi universel des peuples. La gloire de Dieu et le salut des âmes, le vrai bonheur des hommes, tels doivent être les mobiles de toutes ses entreprises ; il faut que la justice et la charité règlent tous ses actes. Sa politique, en un mot, doit être une *politique chrétienne*.

Telle est l'idée que nous nous formons d'une nation qui reconnaît Jésus-Christ, le Fils de Dieu, pour son véritable Roi. C'est de là que lui vient sa grandeur et sa prospérité, sa beauté et sa force. Le chef qui la dirige est sa couronne et sa gloire, et la vie surnaturelle qu'il lui communique exerce une merveilleuse influence sur les individus et les familles, sur les rapports des citoyens entre eux et les relations internationales ; elle est pour la société ce que, pour l'arbre, est la sève, qui de la racine va porter la fé-

condité et la vie dans les branches et fait passer ses propriétés aux fruits, aux fleurs et jusqu'aux feuilles de l'arbre.

Nous venons de définir la *nation chrétienne* et les caractères principaux que nous devons trouver dans les sociétés qui reconnaissent Jésus-Christ pour leur Roi. Mais ces nations chrétiennes où sont-elles ? Où découvrirons-nous les propriétés qui doivent les distinguer ?

CHAPITRE II

SITUATION MORALE DES NATIONS CHRÉTIENNES

ARTICLE PREMIER

Les gouvernements chrétiens ont pratiquement apostasié

Celui qui veut se faire une idée juste de l'état d'une société ne doit pas s'arrêter au détail et considérer les individualités. En tout temps et en tout lieu, l'humanité s'est montrée aux yeux de l'observateur attentif avec ses faiblesses, ses erreurs, ses vices, l'impuissance de l'esprit et la dépravation du cœur ; il en sera ainsi jusqu'à la fin, et il ne peut y avoir de différence, dans les diverses époques de l'histoire du monde, qu'entre le plus ou moins de corruption. Pour apprécier la valeur réelle d'un tableau, il faut s'arrêter aux grandes lignes, d'où dépend l'harmonie des différentes

parties. Ce sont les membres principaux qui déterminent la bonne ou mauvaise constitution du corps humain.

Voulez-vous connaître une société : voyez les *doctrines* qui y sont reçues, les *principes* qui la dirigent et qui sont pour elle ce que le sang est au corps humain : considérez quelles sont ses *croyances*, et par suite sa vie religieuse ; quel est l'*enseignement* donné plus généralement à ses membres. Bon gré, mal gré, les individus vivent de la vie de la nation, ils respirent l'atmosphère morale du pays ; leurs opinions, leurs tendances sont plus ou moins les tendances de la société. C'est de la racine que la plante reçoit les sucs nourriciers qui la font vivre. Or, quelles sont les *croyances* religieuses en crédit de nos jours ? quelles sont les *doctrines* qui ont cours assez généralement dans les sociétés modernes ? quel est l'*enseignement* donné le plus ordinairement à la jeunesse dans les *écoles*, à tous les âges et à toutes les conditions par la *presse* ?

J'écris pour des chrétiens ; non-seulement ils ne peuvent contester les principes qui servent de base à mon raisonnement, mais ils doivent les goûter. Ces principes, pour eux, sont cer-

tains par la foi, en même temps qu'ils sont évidents pour la raison.

S'il est incontestable, comme nous l'avons dit plus haut, que les nations chrétiennes ne peuvent posséder la vie véritable qu'autant qu'elles la reçoivent de Jésus-Christ ; si ce divin Sauveur seul, en tant *que vérité*, est l'aliment, la lumière et la règle infaillible des intelligences, et, en tant *que sainteté*, seul peut communiquer aux volontés la pureté, la droiture et la force, n'est-il pas également certain, d'un autre côté, que les nations chrétiennes, elles-mêmes, ont partout, comme nations, renié Jésus-Christ, et que le caractère distinctif de notre siècle, celui qui résume trop fidèlement, hélas ! l'état des sociétés modernes, même dans la catholicité, c'est une honteuse, une criminelle, une générale *apostasie des gouvernements* ?

« Retirez-vous de nous, a dit l'impiété contemporaine au Sauveur du monde ; nous ne voulons pas connaître vos voies. Quel est le Tout-Puissant qui prétend obtenir nos hommages, et de quoi nous servira-t-il de lui adresser nos prières ? » *Dixerunt impii Deo : Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolu-*

mus. Quis est omnipotens ut serviamus ei et quid proderit nobis si invocaverimus illum? (Job., XXI.) Non, jamais on ne vit se vérifier plus littéralement ces paroles du prophète-roi : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils formé de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés de concert et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Christ : brisons, disent-ils, les liens dont ils veulent enchaîner notre liberté, secouons le joug qu'ils prétendent nous imposer. » (Ps., II.) *Liberté des cultes, liberté de la presse*, indépendance vis-à-vis Dieu, indépendance vis-à-vis des hommes ; indépendance de l'esprit ou *libre pensée*, indépendance de la volonté, ou *morale indépendante* ; voilà, on le sait, le caractère spécial et distinctif de notre époque, et c'est ce que j'appelle l'*apostasie des nations chrétiennes*. Pour nous en faire une plus juste idée, considérons-en les principaux caractères.

ARTICLE II

Caractères de cette apostasie

I. L'APOSTASIE EST COMPLÈTE. Jusqu'au dernier siècle, on n'avait vu dans l'Église que des

erreurs partielles ; les hérétiques, en niant certains articles de la foi catholique, admettaient les autres ; c'est là le propre de l'hérésie, dont le nom même signifie *choix*, parce qu'effectivement l'hérétique choisit dans les vérités révélées celles qu'il veut retenir et rejette celles qui ne lui conviennent pas. De nos jours, on va plus vite en besogne : au lieu de s'attaquer à quelques branches de l'arbre catholique, on a mis la cognée à la racine même et on prétend le renverser d'un seul coup ; on enveloppe dans une seule et radicale négation toutes les vérités révélées et la révélation elle-même. Telle est, sous le nom de *rationalisme* ou de *naturalisme*, l'hérésie contemporaine, si tant est que nous puissions donner le nom d'hérésie à une secte qui ne choisit pas, mais qui rejette tout ce qui ne se justifie pas aux yeux de ces prétendus sages. Son dogme favori, on peut le dire, le seul qu'elle consacre d'une manière absolue, c'est le droit et le devoir, pour la raison humaine, de ne croire et de n'admettre comme vrai que ce qu'elle comprend, et de refuser créance à tout ce qui est au-dessus de la raison. D'un seul coup, elle en finit avec la religion chrétienne. Ne lui parlez ni de *miracles*, ni de

prophéties, ni de *révélation*. Ne lui parlez ni de *foi*, ni de *grâce*, ni de *sacrement*. Rayez de votre vocabulaire le mot de *surnaturel* et celui de *mystère*. Si vous voulez retenir le *nom de Jésus-Christ*, ne voyez en lui qu'un homme ; un sage, si vous voulez ; un habile imposteur, si vous l'aimez mieux. L'*Église* et son *autorité*, sa *hiérarchie* et sa *mission divine*, ne sont que mensonge et imposture.

Plus de *dogme* catholique, puisqu'il n'y a pas de *révélation* ; plus de *morale* chrétienne, puisqu'il n'y a pas d'*autorité divine* qui l'impose.

Plus de *culte* ; car, séparé du *dogme* et de la *morale*, le *culte* n'existe pas ou ne peut être que *superstition*. Aussi on a répété de nos jours le cri prononcé il y a bien des siècles par l'impie : « Mettons fin aux solennités du Seigneur et qu'il n'y en ait plus sur la terre » : *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra* (Ps., LXXIII). De là ces mesures de police, les règlements arbitraires de certains fonctionnaires publics, qui refoulent dans l'intérieur des églises toute la pompe de nos cérémonies religieuses. De là encore la profanation scandaleuse du dimanche érigée en système et trop souvent autorisée par l'État ; l'interdiction, en bien des en-

droits, des manifestations extérieures de la foi, comme processions, etc., etc. C'est toujours le même cri poussé par l'enfer : *Recede a nobis*.

Faut-il s'étonner après cela que l'on ait nié la *Providence* et relégué Dieu dans le sein de son éternité, en lui interdisant de s'occuper de l'univers, comme s'il était indigne de celui qui a donné l'être aux créatures de pourvoir à leurs intérêts ! comme si le monde pouvait se passer un instant de celui par qui seul il continue de subsister ! comme si l'homme n'avait pas sans cesse besoin de celui en *qui seul* il a *l'être, le mouvement et la vie* ! La négation de la *Providence* entraîne nécessairement l'abandon de la *prière*. A quoi pourrait-elle être utile, si Dieu n'intervient point dans les choses humaines ? c'est la conclusion tirée, comme nous l'avons vu, depuis longtemps, par l'impiété. *Quid proderit nobis si oraverimus illum ?* (Job., XXI.)

On ne reconnaît plus Dieu dans son *Église*. Cette véritable mère des peuples chrétiens, comme des individus, est abandonnée, reniée, méprisée, persécutée. Son chef vénéré, que Dieu a daigné enrichir de ses dons les plus précieux et qui nous apparaît si remarquable par ses

vertus et sa sainteté, sa grandeur et sa bonté, sa douceur et sa fermeté, sa paix et sa confiance au milieu des plus rudes épreuves, compte-t-il un seul défenseur parmi les monarques de l'univers ? Tandis que ses ennemis s'unissent pour le dépouiller de ses états, enchaîner son action et resserrer de plus en plus le cercle de fer dans lequel il est retenu captif et prisonnier, ceux-là mêmes qui se disent ses enfants, loin de venir à son secours et de prendre sa défense, n'aggravent-ils pas sa peine par de lâches et honteux ménagements, ou par une connivence plus criminelle encore : *Quis est omnipotens ut serviamus ei ?* C'est ainsi que l'on a voulu chasser Dieu de partout. *Dixerunt Deo : Recede a nobis.*

II. Nous avons donc eu raison de le dire, *l'Apostasie est complète*. J'ai ajouté qu'elle était *générale*. Ce mot dans ma pensée ne signifie pas que tous les éléments sociaux soient atteints de cette fatale épidémie. Je sais que, si le mal est très-répandu, un grand nombre de membres cependant ont réussi à se conserver intacts jusqu'à présent ; je veux dire seulement que tous les gouvernements ont, pratiquement et de fait, renié la religion chrétienne ; que le désordre par nous

signalé règne dans tous les pays ; que le mal exerce ses ravages dans toutes les conditions ; qu'il fait de rapides progrès partout et qu'il emploie pour se communiquer et faire de nouvelles victimes des moyens d'une souveraine efficacité. N'est-il pas évident en effet que les principes subversifs que j'indiquais tout à l'heure s'insinuent et pénètrent dans toutes les classes de la société ; que le torrent de l'incrédulité grossit sans cesse, qu'il dévaste les campagnes aussi bien que les villes et que ses eaux débordées menacent d'entraîner à un abîme commun les rois et leurs sujets ? Deux forces principalement sont au service de l'incrédulité et grossissent sans cesse les rangs du rationalisme : d'une part, *l'indifférence pratique* et l'exemple d'un si grand nombre de chrétiens qui vivent étrangers au christianisme ; de l'autre, *l'enseignement positif des doctrines rationalistes* qui, comme un vent brûlant, tarit les sources de la piété, dessèche les âmes et finit par détruire la foi et la vie chrétienne jusque dans sa racine.

1° Je dis l'indifférence pratique d'un grand nombre. C'est là le plus grand, le plus funeste et le plus général des *scandales* : en effet,

qu'y a-t-il de plus puissant et de plus efficace pour démolir insensiblement la foi que le spectacle journalier de personnes qui ne croient pas, ou qui vivent comme si elles ne croyaient pas : vous vous rendez le dimanche à l'église, elle est déserte ; vous vous présentez à la sainte table, hélas ! vous êtes seul. Le milieu social où vous vivez est étranger à toute pratique religieuse. Non-seulement votre foi n'est pas encouragée par l'exemple, elle est encore constamment combattue par une conduite contraire à la vôtre. Quelle terrible tentation ! Mais ce n'est pas tout. Il vous faudra subir peut-être le sourire malin, les plaisanteries, les injures même de ceux qui devraient vous édifier et vous donner l'exemple : qui résistera à cette persécution religieuse ? Ah ! quand, dans la *famille*, aucun signe de religion, aucune parole ne vient entretenir, encourager l'enfant dans ses pieuses pratiques, soutenir et fortifier l'épouse dans sa foi ; quand, dans la *paroisse*, le saint sacrifice de la messe, la confession, la sainte communion, sont généralement mis de côté ; quand, dans une *grande ville*, les foules ne se pressent pas à l'église, mais au théâtre ; quand, dans une *grande nation*, les personnages les plus in-

fluents par leur capacité, leur science, leurs emplois, leur condition, leurs richesses, leur puissance, vivent en dehors de toute pratique religieuse, entraînant à leur suite les masses ignorantes; quand enfin, tous ceux qui vous environnent, par leur conduite, par leurs paroles, par leurs actions, par leur abstention, vous disent qu'ils ne croient ni au ciel, ni à l'enfer, ni aux sacrements, ni à l'Église; ni à la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement, ni au devoir de la pénitence; combien n'est-il pas difficile de se maintenir ferme dans ses croyances, pur dans ses mœurs, fidèle observateur des lois de l'Église et des commandements de Dieu ! *Væ mundo a scandalis* : « Malheur au monde, à cause de ses scandales », a dit Jésus-Christ. Ne fût-il coupable que de ce scandale négatif, il mériterait l'anathème du Sauveur; car ce qui ressort de cette funeste abstention, ce que prêche efficacement, ce que persuade le monde par son exemple, c'est le mépris de la religion révélée, l'abandon des sacrements, l'omission des devoirs du chrétien : il prêche, il persuade le *rationalisme* pratique et l'*indifférence* religieuse. De tous les moyens de propager ces funestes principes, c'est peut-

être le plus dangereux ; mais ce n'est pas le seul. J'ai parlé de l'*enseignement* positif du *rationalisme*.

2° N'est-il pas vrai que ces funestes erreurs, ces doctrines désastreuses, sont journellement propagées dans une foule de journaux, de mauvais livres, sous toutes les formes et pour toutes les classes de la société ; qu'on les respire en quelque sorte avec l'air, qu'elles sont systématiquement et scientifiquement soutenues par un grand nombre de publications périodiques ; que c'est là ce qui constitue la *singulière religion* de cette foule d'écrivains qui se sont donné la triste mission d'ancantir l'idée du *surnaturel* et par conséquent le christianisme tout entier ? L'enseignement, en effet, ne se donne pas seulement dans les écoles et aux jeunes gens, il se donne encore, à notre époque surtout, par les journaux et les livres. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les conditions de la société ; mais ce que l'on trouve généralement au fond de ces journaux et de ces livres, c'est le *rationalisme*, c'est-à-dire la négation de la rédemption du Sauveur Jésus, de la grâce, de l'Église et de toute religion révélée. C'est là, je l'ai dit, la grande école du genre humain. Au lieu de

donner ses leçons comme le professeur à trente ou quarante personnes, le journaliste les donne à trois ou quatre mille lecteurs et souvent plus encore, et cet enseignement, essentiellement hostile à la foi, on le reçoit tous les jours, on s'en nourrit sans cesse. La jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse, la femme aussi bien que l'homme, viennent puiser chaque jour à ces sources infectes une nouvelle dose de poison. Chaque jour un nouveau coup de sappe ébranle ou renverse une pierre de l'édifice qu'avaient élevé avec peine une pieuse mère et une éducation chrétienne ! L'erreur s'enracine, se fortifie, grandit sans cesse, tandis que la vérité, toujours attaquée, perd quelque chose de son éclat et de sa force. Voilà ce qui doit nous donner une véritable idée de la grandeur et de l'universalité du mal, devenu pour ainsi dire épidémique et contagieux, puisqu'il infecte la société dans laquelle nous vivons, et qu'il trouve malheureusement dans les penchants mauvais de notre nature dépravée un funeste stimulant et une sorte de justification.

Je ne puis m'empêcher de citer ici, à l'appui de ma thèse, les paroles d'un homme qui jouit d'une très-grande autorité en cette matière.

Voici comment s'explique à ce sujet l'éminent publiciste, si avantageusement connu, M. Le Play :

« Le respect de Dieu, qui est encore plus nécessaire que l'esprit d'épargne à la prospérité des peuples, est systématiquement détruit dans les cœurs, grâce à la propagande exercée depuis l'époque de Voltaire par nos *classes dirigeantes*. En ce moment, on compte à Paris, par *centaines de mille*, et surtout dans les classes ouvrières, les hommes hostiles à tout sentiment religieux. Beaucoup d'ouvriers et de contre-mâtres, auprès desquels j'ai fait récemment une enquête, m'ont signalé à cet égard des faits qu'on ne rencontrerait chez aucun autre peuple civilisé. Parmi les milliers d'ouvriers ayant avec eux des rapports journaliers, ils ne sauraient en citer *un seul* qui se dise *chrétien*. Un de ces contre-mâtres m'a même appris que, pour vivre en paix avec ses subordonnés et conserver le pain quotidien à sa famille, il a dû renoncer à toute pratique religieuse. D'un autre côté, nos *classes dirigeantes* (écrivains, journalistes, professeurs) ne continuent pas seulement à enseigner, pour la plupart, le scepticisme : elles restent indifférentes

à ces symptômes de désorganisation sociale... etc., etc.» (*Organisation du travail*, p. 519.)

J'ose ajouter ici que les *gouvernements* eux-mêmes, c'est-à-dire ceux qui ont en main le pouvoir, ceux que l'on peut nommer, par excellence, la *classe dirigeante* de la société, dont ils sont *la tête*, établissent et organisent en bien des pays cet enseignement, qui devient ainsi *officiel*. S'ils ne l'ont point établi, ils l'approuvent, ils l'encouragent; tout au moins ils le tolèrent. En faut-il davantage pour expliquer la puissance du mal et la rapidité avec laquelle il étend ses ravages?

Après avoir banni Dieu de la *science*, il était naturel et logique de le bannir de l'*enseignement*. Aussi, enchérissant sur le paganisme et dépassant, dans le paroxisme de la haine, les honteux excès des époques les plus tourmentées, l'impiété moderne a voulu effacer le nom de Dieu du programme de l'enseignement, interdire dans les écoles les leçons sublimes de la doctrine chrétienne et faire disparaître du système d'éducation les idées fondamentales de l'immortalité de l'âme, du devoir et de la vertu, des peines et des récompenses futures.

III. *L'Apostasie est organisée et systématique*

quement propagée. Le mal que nous déplorons se manifeste à nous avec un caractère plus grave et plus effrayant encore. Quelque dépravée que soit la nature humaine, les sociétés chrétiennes ne seraient pas descendues si bas, si l'ennemi juré de Dieu et des hommes n'était parvenu à organiser, au sein même du christianisme, une secte détestable qui se donne l'inférieure mission de détruire la religion de Jésus-Christ. C'est à cette secte vraiment diabolique que nous devons attribuer en grande partie la décadence des sociétés catholiques et l'*apostasie des gouvernements*. Les terribles catastrophes qui ont bouleversé l'Europe depuis un siècle, le désolant spectacle qui attriste de nos jours tous les cœurs restés fidèles, sont l'œuvre des sociétés secrètes. La guerre qui se fait partout avec une incroyable fureur à l'Église de Jésus-Christ n'est que la réalisation d'un plan conçu et préparé dans les antres de l'enfer et poursuivi avec une adresse et une constance sataniques. Depuis la révolte de Lucifer dans le Ciel et le combat des mauvais anges contre les bons, jamais plus horrible complot ne fut formé ; jamais guerre plus acharnée ne fut faite à Dieu ; jamais les puissances des ténèbres ne déployèrent plus de haine contre le

Sauveur du monde et les âmes qu'il a rachetées de son sang.

Laissons ici parler le Souverain Pontife lui-même, et apprenons de sa bouche quel est le principal artisan des maux qui désolent le monde et la source empoisonnée d'où découlent, comme autant de ruisseaux infects, les funestes doctrines qui séduisent les esprits légers, corrompent les sociétés malades et engendrent les monstrueux excès dont nous gémissons. Les erreurs qui égarent les intelligences et les vices qui gâtent les cœurs, quel qu'en soit le principe, sont toujours regrettables ; mais, lorsque ces désordres sont le résultat logique et nécessaire de certains moyens *officiellement et régulièrement* employés, lorsqu'ils sont *systématiquement* cherchés, voulus, procurés par une secte nombreuse, puissante, organisée, qui, en se perpétuant, perpétue son action, et, non contente des victimes qu'elle fait dans le présent, menace et compromet encore l'avenir, que ne doit-on pas craindre et à quoi ne peut-on pas s'attendre ?

Cette réflexion suffirait pour justifier, s'il en était besoin, les alarmes du Père commun des fidèles et les graves avertissements qu'il adresse

aux évêques dans son encyclique du 21 novembre 1873. Voici ses paroles :

« Quelques-uns d'entre vous, vénérables frères, s'étonnent peut-être que la guerre faite en notre siècle à l'Église catholique ait pris de si grandes proportions. Mais celui qui aura bien compris le *caractère*, les *tendances*, le *but* de ces sectes impies (qu'elles s'intitulent maçonniques ou qu'elles prennent un autre nom), s'il les compare avec le caractère, la nature et le développement de la lutte déclarée à l'Église presque sur toute la surface du globe, ne pourra révoquer en doute que les calamités présentes ne doivent principalement leur cause aux ru-ses et aux machinations de ces mêmes sectes. C'est d'elles que se compose la *synagogue de Satan* qui, dans sa haine contre l'Église du Christ, arme ses troupes, déploie ses enseignes, en vient aux mains. Depuis longtemps, et dès l'origine de ces sectes, nos prédécesseurs, vigilants gardiens d'Israël, les ont dénoncées aux rois et aux peuples, ils les ont frappées de leurs anathèmes ; nous-même, nous n'avons pas manqué à ce devoir ; et plût au ciel qu'ils eussent mieux écouté les suprêmes pasteurs de l'Église, ceux qui, par leur position, auraient

pu conjurer ce funeste fléau ! Mais le monstre, cachant sa marche à travers des détours sinueux et trompant les multitudes, en est enfin arrivé à pouvoir s'élançer hors de ses antres et se montre au grand jour avec insolence. La foule des adeptes s'étant accrue sans mesure, dans leurs conventicules criminels, ils se persuadent qu'ils touchent déjà au terme de leurs vœux et que le but qu'ils se sont fixé d'avance est presque atteint. Parvenus enfin à ce qu'ils avaient ambitionné si longtemps, d'être, en plusieurs pays, *maîtres du gouvernement*, ils se servent du pouvoir et de l'autorité dont ils se sont emparés, pour réduire l'Église au plus dur esclavage, miner les fondements sur lesquels elle repose, altérer les caractères divins qui la distinguent et lui donnent son éclat et sa splendeur, en un mot, l'ébranler à coups redoublés, la ruiner, la détruire et la faire disparaître, s'il était possible, de l'univers. C'est pourquoi, vénérables frères, employez tous vos efforts à prémunir les fidèles confiés à vos soins, contre les pièges et la contagion de ces sectes, à ramener de la perdition ceux qui, par malheur, s'y seraient fait inscrire. Dévoilez surtout et attaquez l'erreur de ceux qui, trom-

peurs ou trompés, ne craignent pas d'affirmer que l'utilité sociale, le progrès, l'exercice d'une bienfaisance réciproque sont le but unique que se proposent ces conventicules ténébreux. Exposez-leur souvent, et gravez profondément dans leurs esprits les constitutions pontificales relatives à ce sujet, et apprenez-leur qu'elles n'atteignent pas seulement les sociétés maçonniques instituées en Europe, mais toutes celles qui existent en Amérique et dans toutes les contrées du monde. » (Lett. encyc. de Pie IX, 21 novembre 1873.)

Il ne nous serait pas difficile d'assurer à la proposition que nous avons énoncée l'éclat de l'évidence et de l'appuyer sur des preuves irréfutables. L'examen approfondi des moyens employés par les sociétés secrètes pour arriver à leur fin nous en fournirait un grand nombre. Il nous suffit ici d'avoir indiqué en passant la *presse* et l'*enseignement*.

Résumons-nous : L'*apostasie* du gouvernement est *complète* ; elle est *générale* ; elle est *systematiquement organisée*. Il nous reste à dire combien elle est funeste.

ARTICLE III

Effets funestes de l'apostasie publique de ces sociétés

§ 1. — PAR RAPPORT A DIEU

Jésus-Christ, nous l'avons dit, est, pour les nations comme pour les individus, l'unique principe de la vie véritable; s'éloigner de lui, c'était donc, pour les sociétés, courir à leur perte et conclure un pacte avec la mort : *Percussimus fœdus cum morte* (Js., xxviii). La lumière qui, seule, pouvait les diriger ici-bas, ne brillant plus pour elles, les digues, seules capables d'arrêter le débordement des passions étant renversées, les peuples se sont précipités dans les excès les plus révoltants.

Recede a nobis, lui ont dit nos philosophes, et Dieu s'est retiré; mais, par un juste châtiement, l'homme, qui n'a pas voulu accepter l'autorité du Dieu sauveur et rédempteur, nous apportant la vérité et la vie, a été livré à la faiblesse et à l'extravagance d'une raison orgueilleuse et délirante. La science, sans la foi, est frappée d'incertitude et n'avance que dans les ténèbres; semblable au vaisseau qui a perdu son pilote et son gouvernail et qui flotte en tout

sens au gré des vents contraires, toujours exposé à se briser contre l'écueil ou à sombrer, sous l'effort des vagues, dans la profondeur des abîmes. Ce que l'un admet, l'autre le nie; ce qui est approuvé par celui-ci est condamné par celui-là.

Mais ce n'était pas encore assez, et la folie de l'homme, quand il est privé de la lumière éternelle, devait aller jusqu'à son dernier terme, c'est-à-dire jusqu'à nier Dieu lui-même. Chose incroyable, aveuglement monstrueux! c'est au nom de la science qu'au XIX^e siècle nos prétendus savants ont décidé que Dieu n'existait pas. Parmi ceux qui veulent bien garder le nom, plusieurs en altèrent la nature, en font un Dieu impersonnel, le confondent avec les êtres créés, ou, s'ils lui permettent d'exister, c'est à la condition qu'il n'interviendra pas dans les affaires de ce monde.

Recede à nobis, lui ont dit à leur tour nos législateurs. Nous pouvons nous passer de vous. La *liberté des cultes* est la liberté de n'avoir pas de culte; la loi doit donc faire abstraction de toute croyance. La loi doit être *athée*. Dieu en effet s'est retiré; mais ces prétendus sages ne se sont pas aperçus qu'ils bâtis-

saient leur édifice en l'air et qu'en supprimant Dieu ils enlevaient à la loi le fondement essentiel sans lequel elle ne peut rien et n'existe que de nom. Aussi les crimes se multiplient dans une proportion effrayante.

Recede a nobis. Retirez-vous de nous, lui a dit ensuite la *médecine*, représentée par une école nombreuse et célèbre, qui n'a pas eu honte de rompre avec le spiritualisme et de rejeter toute religion. Pour elle il n'y a de réel et de vrai que ce qu'elle atteint par son scapel, et comme le principe spirituel et simple de la pensée a jusqu'à présent échappé à son analyse et à ses investigations, elle s'est précipitée les yeux fermés dans un grossier matérialisme, sans s'apercevoir qu'en niant le principe spirituel, elle se condamnait à ne comprendre qu'imparfaitement la plupart des phénomènes qui sont de son ressort et souvent à ne pas en comprendre le premier mot.

C'est ainsi qu'après avoir rejeté la *révélation*, l'homme finit par abjurer la *raison*; c'est ainsi que, sur les ruines du *surnaturel*, s'écroule à son tour le frêle et caduc édifice élevé par le *rationalisme* et que l'homme, après avoir tout rejeté, tout abjuré, se renie, s'abjure et se sui-

cide lui-même. Tant il est vrai que, sans Dieu, rien ne s'explique et ne reste debout, et que, pour être logique, après avoir nié l'être par qui sont et subsistent tous les êtres, il faut arriver au néant et expirer dans le vide. Le déisme n'est donc, comme on l'a dit, qu'une *étape pour arriver à l'athéisme*; et l'athéisme renferme en principe le scepticisme et la négation universelle. Tel est le chemin parcouru par nos *rationalistes*; deux bonds leur ont suffi pour arriver au fond de l'abîme. En méprisant et rejetant la révélation, le chrétien est tombé des hauteurs sublimes du surnaturel dans les bas-fonds de son impuissante raison. La chute du chrétien a entraîné celle de l'homme; avec la foi, la raison a fait naufrage.

§ 2. — PAR RAPPORT AUX AUTRES SOCIÉTÉS

En brisant le lien qui les unissaient à Jésus-Christ, les nations chrétiennes ont brisé du même coup ceux qui les unissaient aux autres nations. N'étant plus *chrétiennes* dans leurs gouvernements, leurs rapports ne sont plus réglés par le *christianisme*. « Dans ces nations, dit le Souverain Pontife Pie IX, la société hu-

maine se trouve constituée et gouvernée sans plus tenir compte de la religion que si elle n'existait pas, ou du moins sans faire aucune différence entre la vraie religion et la fausse.

« Là, le pouvoir ne réprime plus, par la sanction des peines, les violateurs de la religion catholique, si ce n'est, et pas toujours, lorsque la tranquillité publique le demande.

« Là encore, la liberté de conscience est considérée comme un droit propre à chaque homme. Ce droit est proclamé et pratiqué; les citoyens ont la pleine liberté de manifester hautement et publiquement leurs opinions, quelles qu'elles soient, par la parole, par la presse ou autrement, sans que l'autorité ecclésiastique puisse en limiter l'exercice. » (Encycl. *Quanta cura.*)

La nation qui n'a plus Jésus-Christ pour roi ne possède plus la vie en elle : elle n'a plus la vérité pour guide et pour lumière. Aussi ce n'est plus la *justice*, mais l'*intérêt*, qui règle la conduite des gouvernements ; c'est l'intérêt que l'on consulte et que l'on suit comme l'unique *criterium* de vérité. De là ces maximes fausses et funestes qui subordonnent les droits les plus sacrés aux *faits accomplis*, et, par un étrange renversement, au lieu de justifier les actions

par les lois éternelles de l'équité et du droit, s'efforcent d'ériger en principe et en droit l'action même la plus inique, et la consacrent comme équitable et légitime, uniquement parce qu'elle est accomplie.

Le *christianisme* étant le ciment qui unit les nations ; partout où il cesse de régner, la division lui succède. A la place de la charité, il n'y a plus que des antagonismes rivaux, des jalousies et des haines nationales. Voilà pourquoi, depuis un siècle surtout, c'est-à-dire depuis que tous les gouvernements ont apostasié, l'Europe est un vrai champ de bataille, où tour à tour les différentes nations chrétiennes sont venues sacrifier au Dieu de la guerre des générations entières et ont versé en son honneur des fleuves de sang. Que voyons-nous encore maintenant ? l'Europe entière n'est-elle pas sous les armes ? Quel est l'objet des préoccupations de nos hommes d'État, sinon le perfectionnement des engins de mort destinés à faucher nos bataillons comme on coupe la moisson, la création de nouvelles armées toujours plus nombreuses et leur organisation plus puissante ?

« *Les peuples veulent la paix*, disait il y a quelques jours seulement l'orateur du Comité

des pèlerinages en s'adressant à Pie IX : dans leur soif de repos, ils crient : *Paix, paix* : et la guerre répond toujours à leurs cris désespérés : la guerre est partout, parce que partout règne le désordre du cœur ou le désordre de l'esprit. Les nations ne connaissent plus le chemin qui conduit à la paix. » (5 mars 1874.)

« Le matérialisme politique, dit encore une excellente revue, Dieu mis hors de l'État, la vie sociale empreinte de scepticisme en toutes ses manifestations, tel est le grand péché national qu'il nous faut expier et réparer, collectivement, publiquement, nationalement. Nous en avons acquis la conviction par un siècle de malheurs, l'indifférence en matière religieuse est un principe de désordre et de ruine. » P. Marquigny, (Du Retour des pèlerinages dans nos mœurs, *Études religieuses*, juillet 1873.)

C'est ainsi qu'en abandonnant Jésus-Christ et le forçant de l'abandonner, la nation chrétienne voit en même temps se tarir en elle toutes les sources de la vie religieuse, disparaître sa vraie grandeur et s'évanouir toutes ses gloires. Avec la justice, elle s'était élevée aux yeux des autres nations : *Justitia elevat gentes* ; sa cou-

pable prévarication est devenue sa honte et a fait son malheur. *Miseros facit populos peccatum* (Prov., XIV). Mais ces ruines nationales entraînent après elles d'autres ruines. Les familles et les individus participent aux errements des sociétés, ils en partagent les malheurs et les abaissements.

§ 3. — PAR RAPPORT AUX FAMILLES ET AUX INDIVIDUS

Quel triste spectacle ne nous présente pas l'intérieur d'un grand nombre de familles, depuis que l'apostasie du gouvernement y a fait pénétrer l'incrédulité et l'irrégion ! C'est en vain que vous y cherchez une franche et cordiale union entre les membres qui la composent. En éliminant Jésus-Christ du foyer domestique, on a éteint le flambeau divin qui l'illuminait de ses rayons vivifiants ; on a substitué l'égoïsme à la charité ; l'autorité a cessé d'environner le front des parents d'une auréole de dignité et de respect ; privées de la vie de la grâce, les racines des vertus se sont desséchées. Ne cherchez plus dans le cœur des parents l'esprit de sacrifice et de dévouement, de douceur et de patience. Vous ne rencontrerez pas davantage

dans le cœur des enfants le respect, l'amour et le dévouement pour les auteurs de leurs jours. Les qualités naturelles sans doute peuvent simuler quelquefois les vertus surnaturelles, mais elles ne sont pas à l'épreuve du temps, et moins encore du sacrifice. Partout où la vie chrétienne disparaît, elle est infailliblement remplacée par la vie des sens ou par l'égoïsme ; l'homme qui n'aspire pas au ciel retombe nécessairement sur lui-même, ou va demander aux créatures et à ses passions ce qu'il ne sait pas trouver en Dieu.

De là vient que, n'étant plus soutenus par l'espérance du bonheur et n'ayant pas, dans la perspective consolante des biens futurs qu'attend le chrétien, une compensation nécessaire aux maux présents, tant de malheureux, après avoir abandonné Dieu et mis de côté la pratique de la religion, vont chercher dans l'affreux *suicide* un remède aux angoisses qui les pressent. La multiplication effrayante de ce crime est telle en France, qu'elle suffirait pour révéler à l'observateur attentif le vice radical et le désordre épouvantable de toute société qui, en reniant Jésus-Christ, s'éloigne des sources de la vie.

Une *existence* qui se consume dans la fièvre

des jouissances criminelles ou dans les poignants chagrins qu'engendrent les remords et les plus amères déceptions ; *une mort*, assez semblable à celle des animaux, sans consolation et sans adoucissement ; et pour tout *avenir*, le néant ou l'inconnu, voilà en trois mots tout l'inventaire des infortunées victimes de l'impiété. Combien le nombre en est grand de nos jours ! Les enterrements *solidaires*, autrement dits *civils*, en sont la preuve affligeante.

Nous sommes heureux de reconnaître que la défection est loin d'être universelle et qu'il est encore un bon nombre de chrétiens qui n'ont pas sacrifié leur foi et répudié Jésus-Christ. Mais l'état général de la société, le spectacle qu'ils ont constamment sous les yeux, le milieu dans lequel ils vivent, ne sont-ils pas pour eux une continuelle tentation, un danger redoutable ?

N'est-il pas vrai que l'exemple de ceux avec lesquels nous vivons, auxquelles nous rattachent souvent des liens d'amitié ou de parenté, quelquefois de dépendance et d'intérêt, exerce sur nous une influence à laquelle il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de se soustraire entièrement, et que cette influence est terrible, quand la conduite, les actions, les pa-

roles de ces personnes donnent un continuel démenti à nos convictions et à nos espérances ?

Quelle épreuve pour notre foi, quand, loin d'être aidée, soutenue, fortifiée, elle est constamment attaquée et battue en brèche ? Est-il possible qu'elle ne s'affaiblisse pas au contact journalier de l'incrédulité et que les nuages du doute, les objections du scepticisme, les sarcasmes de l'impiété, n'obscurcissent pas peu à peu l'œil qui n'a, pour se conduire *dans les ténèbres où nous sommes plongés*, que cette faible *lampe* dont parle saint Pierre (II Pet., 11). Comment échapper au dangereux système des concessions, aujourd'hui si fort à la mode vis-à-vis de l'erreur, concessions qui tuent la vérité, en l'altérant, et qui favorisent si bien l'impur alliage de la vertu et du vice ?

Si l'on conserve ses croyances pures et sincères, ne se croit-on pas du moins dispensé de les manifester au-dehors, autorisé à les dissimuler dans ses actes et dans ses paroles ? Or, comment conserver la foi, quand, loin de la professer au dehors, on la cache, on l'étouffe dans un silence criminel et de lâches appréhensions ? Dans tous les cas, l'isolement nous intimide et nous affaiblit. En présence des multitudes in-

croyantes, la foi individuelle n'ose se produire. Le respect humain nous lie et nous enchaîne dans un honteux esclavage. Le respect humain ! Qu'il est terrible à notre époque, et de quel courage ne doit pas être armé celui qui veut s'en affranchir et ne craint pas d'affronter l'opinion publique !

Concluons. Les gouvernements et les peuples chrétiens ont rompu avec Jésus-Christ ; ils ont méconnu et persécuté l'Église ; ils ont nié et rejeté la révélation et le surnaturel ; *ils ont apostasié*. — Retirez-vous de nous, ont-ils dit au Seigneur, nous ne voulons ni humilier notre esprit devant vos enseignements, ni soumettre nos cœurs à vos commandements. Et Jésus-Christ s'est retiré. — Il s'est retiré des gouvernants et les a abandonnés à l'impuissance d'une raison incertaine qui chancelle et trébuche à chaque pas. — *Il s'est retiré des sociétés.* — *Mais une fois qu'on a rejeté les liens sacrés de la religion, qui seuls conservent les royaumes et maintiennent la force et la vigueur de l'autorité, on voit l'ordre public disparaître, le pouvoir malade et toute puissance légitime menacée d'une révolution toujours*

plus prochaine (Grég. XVI, Encyc. *Mirari vos*).

Il s'est retiré de la *famille*. Mais, qu'est-ce qu'une famille où le père ne voit pas dans ses enfants les enfants de Dieu; où les enfants ne découvrent pas dans leur père le représentant, le lieutenant de Dieu; où la religion ne consacre pas l'union du mari et de la femme? Qu'est-ce qu'une famille sur laquelle Dieu n'a pas fait briller un rayon de sa grandeur, de sa sainteté, de son éternité, et dont l'union n'est pas cimentée par son amour?

Il s'est retiré de l'esprit et du cœur de l'*individu*, et on ne s'est pas aperçu que, sans Dieu, l'homme diminué, dégradé, avili, tombait au-dessous de la brute, et que, si ses nobles facultés ne le rattachaient pas à son Créateur, elles ne servaient qu'à rendre sa chute plus profonde et plus honteuse, en mettant au service des passions la raison qui devait les gouverner et faisant profiter le crime de toutes les ressources ménagées pour la vertu.

Il s'est *retiré*, et l'intelligence abaissée, les caractères se sont affaiblis, la science a perdu sa boussole, et la raison éperdue en est arrivée à douter d'elle-même; l'homme s'est assimilé à

la matière. Il a fait un pacte avec la mort : *Pepigimus fœdus cum morte* (Is., xxviii). La mort lui a répondu, elle a tout envahi. C'est le triste spectacle qui frappe nos regards ; c'est le malheur que tous les cœurs catholiques déplorent et dont ils gémissent. Les membres encore sains du corps social ne peuvent voir sans effroi le chancre hideux de l'impïété, s'étendre, dévorer, envahir successivement tout ce qui est à sa portée, et les sociétés, prises de vertige, chanceler comme des hommes ivres et courir à leur perte. Sous cette impression de juste frayeur, quand déjà on entend le sourd mugissement du volcan prêt à vomir sa lave bouillonnante, quand, sous nos pas, le sol tremble et menace d'engloutir les nations coupables, les vrais chrétiens ont laissé échapper ce cri d'épouvante : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons : Salvanos, perimus* (Luc, viii). C'est alors que nos pieux pèlerins ont fait retentir tous les échos de cette ardente prière : « Pitié, mon Dieu ! — *Sauvez Rome et la France. — Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple.* — Et quel est celui qui, à la vue du précipice ouvert sous ses pas, et prêt à l'engloutir, ne recule effrayé ? L'extrémité du mal ne nous

permet plus l'illusion ; il faut se hâter d'appliquer le remède, si l'on ne veut mourir. Mais, ce remède existe-t-il ?

CHAPITRE III

DES PÈLERINAGES

Nous avons essayé d'exposer au grand jour le mal qui ronge les sociétés chrétiennes et les menace d'une dissolution prochaine et inévitable, si on ne parvient à en arrêter les progrès, à en combattre l'influence. Nous avons dit quels étaient les *caractères* particuliers de cette funeste *apostasie*, que nous déplorons, et nous en avons indiqué les *effets*. Mais, en quoi et comment les *pèlerinages* peuvent-ils apporter au mal un remède salutaire et providentiel ? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

ARTICLE PREMIER

Définition et nature du Pèlerinage

Il faut aimer beaucoup les pèlerinages, dit Pie IX, en nous rappelant que nous sommes tous des pèlerins sur la terre. — Telle est, en effet, la première et la plus haute signification de ce mot, employé si souvent dans les saintes Écritures. Dans la pensée et d'après le langage du Saint-Esprit, l'homme ici-bas est un voyageur traversant la terre pour se rendre à sa patrie. — Notre vie n'est autre chose qu'un voyage, c'est le chemin pour aller au but. — Mais, quel est ce but final, ce terme auquel doit aboutir le voyage? Nous venons de Dieu, qui nous a créés; nous devons retourner à lui, en qui, seul, nous trouverons le complément de notre être et notre perfection, et chacun de nous peut s'appliquer, dans une certaine mesure et dans un sens véritable, ces paroles de Notre-Seigneur : *Je suis sorti de mon Père et je suis venu au monde. Je laisse maintenant le monde et je vais à mon Père : Exivi a Patre et veni in mundum, iterum relinquo mundum et vado ad Patrem* (Jo., xvi, 28). Le genre hu-

main, chassé du Paradis terrestre dans la personne d'Adam et séparé de Dieu par le péché, doit se rapprocher de lui par la pénitence. — Enfant prodigue, il a laissé son Père, il faut qu'il s'éloigne maintenant de cette contrée funeste, théâtre ignominieux de ses égarements et de ses malheurs, pour rentrer à la maison paternelle. — Ne l'oublions pas, cependant, quoique Dieu nous ait créés tous pour le bonheur, quoique tous doivent chercher et puissent trouver en lui la vie véritable, la vie heureuse, la vie éternelle, il en est un grand nombre qui, loin de se diriger vers le Ciel par le chemin de la vertu, aveuglés par leurs passions, séduits par les créatures sensibles, s'acheminent vers l'Enfer, en suivant la voie détournée du péché. — En réalité, nous sommes tous pèlerins ; mais, comme il y a deux termes opposés, suivant que l'on aime Dieu ou que l'on s'attache à la créature, deux chemins contraires, celui de la vertu et celui du vice, il y a aussi deux sortes de pèlerins : les uns s'efforcent de parvenir jusqu'à Dieu ; pour cela, ils se détachent des biens sensibles, et ils s'élèvent, dit le Prophète, de vertus en vertus, par des progrès continuels, jusqu'à la montagne de Sion, où ils ver-

ront Dieu face à face (Ps., LXXXIII); les autres, séduits par les faux attraits des biens créés, s'éloignent de Dieu et descendent, de degrés en degrés, sous la conduite de Satan, dans les profondeurs de l'abîme.

Quelque vrai, solide et relevé que soit le sens que nous venons d'indiquer, ce n'est pas celui qui convient aux pèlerinages dont il s'agit ici. Ceux dont nous parlons en ce moment sont des étapes du grand pèlerinage de la vie ; ils nous rappellent le terme final auquel nous devons aboutir ; quelquefois ils nous remettent sur le chemin oublié qui doit nous y conduire, et c'est là ce qui fonde une certaine analogie entre ces deux choses.

Nous entendons ici par ce mot de *pèlerinage* un voyage pieux, entrepris par un principe de religion, ayant pour terme un sanctuaire plus ou moins connu et vénéré, dans le but d'obtenir quelque grâce spéciale ou d'honorer Dieu d'une manière particulière. Or, soit que nous considérions le principe qui fait entreprendre ce voyage et le but que l'on se propose, soit que nous envisagions le terme auquel on se rend, soit enfin que nous nous rendions compte du pèlerinage en

lui-même, des *pratiques* par lesquelles on le sanctifie et de l'esprit qui y préside, non-seulement nous n'y trouverons rien de répréhensible ou de suspect, mais tout nous apparaîtra digne, tout à la fois, et de l'homme qui l'entreprend et de Dieu pour l'honneur duquel il est entrepris.

Et d'abord, c'est un sentiment de piété et de religion qui fait entreprendre le pèlerinage; on s'y rend pour solliciter du Ciel une grâce désirée. *Foi, confiance et prière*, voilà donc ce que nous trouvons au *début*. Ce pèlerinage aboutit à un *sanctuaire*; on y honore d'une manière particulière *Dieu* ou quelqu'un de ses *saints*; ce lieu est plus ou moins célèbre par les faveurs que l'on y a obtenues, par les saints qui l'ont visité, par les miracles qui s'y sont opérés: c'est ce que nous trouvons au *terme*. Le voyage commence, continue et finit par la *prière*; ordinairement, on s'approche des sacrements de *pénitence et d'eucharistie*, afin de se rendre plus sûrement Dieu propice. Si vous ajoutez à cela les *sacrifices* que s'imposent les pèlerins en se condamnant volontairement aux dépenses et aux incommodités d'un voyage qu'il est presque impossible de réaliser sans fatigue

et sans souffrance, vous aurez une idée assez juste de ce qui *accompagne les pèlerinages* ; quant aux *fruits* qu'on en retire, il est certain que généralement on en revient meilleur qu'on y était allé, et déterminé à servir Dieu plus fidèlement. Cette pieuse pratique est donc bonne en elle-même ; et par son *principe* et son *but*, par les *acte de vertu* qu'elle exige et les *sacrifices* auxquels on se condamne, elle est très-propre à sanctifier ceux qui s'en acquittent.

Ce n'est donc pas sans raison qu'un grand saint de ces derniers siècles, qui s'est très-particulièrement distingué par son attachement aux doctrines catholiques, et qui avait reçu de Dieu un admirable discernement pour reconnaître et goûter le véritable esprit de l'Église, saint Ignace de Loyola, entre les autres règles qu'il trace à ses enfants pour leur apprendre à conformer leurs pensées et leurs sentiments à ceux de l'Église catholique, leur recommande de *louer les stations aux saints Lieux et les pèlerinages : Laudare stationes et peregrinationes (Reg. ad. sent. 6)*. Cette recommandation lui fut-elle suggérée par les doctrines erronées des novateurs de son temps, qui, sous prétexte de rendre à Dieu un culte plus inté-

rieur et plus spirituel, minaient sourdement, ou même attaquaient ouvertement le culte extérieur et public; ou son rare génie, son sens pratique si sûr, suffirent-ils pour lui faire deviner les conséquences fatales que l'hérésie ne manquerait pas de tirer des faux principes qu'elle admettait? — Je n'oserais le décider. — Quoi qu'il en soit, il n'est pas indifférent d'entendre un saint se prononcer à l'avance contre les accusations accumulées par le protestantisme d'abord, et, de notre temps, par des chrétiens, bien superficiels, pour ne rien dire de plus, *contre les pèlerinages*, et déclarer qu'ils sont dignes de louange : *Laudare stationes et peregrinationes*. Mais nous comprendrons mieux encore l'inanité de ces accusations si nous entrons plus avant dans cette question. Disons-le donc d'abord :

1° Le pèlerinage est *dans la nature de l'homme*; il a, sinon une raison d'être suffisante, du moins une explication satisfaisante dans le besoin que nous éprouvons du culte public et social, qui se formule admirablement dans ces manifestations religieuses auxquelles prennent part des multitudes animées d'un même sentiment. Aussi a-t-il pour effet ordi-

naire de fortifier les croyances et de les entretenir. Au service de l'erreur, les pèlerinages peuvent servir efficacement à la propagation des fausses religions ; car l'homme est ainsi fait qu'il se persuade facilement que ce qui est adopté par la foule est vrai et doit l'être. Eût-il des doutes, ils se dissiperaient promptement sous l'impression produite par des multitudes animées d'une même pensée, des mêmes sentiments, agissant sous une même impression, et dominées, subjuguées par une même idée religieuse. Le paganisme l'avait compris, et il avait ses pèlerinages aux oracles fameux de Delphes, de Cumes, de Dodone, de Délos, etc., etc. Rien n'était plus propre à entretenir le culte superstitieux qu'il rendait à ces fausses divinités. Il en est de même de l'islamisme. Enlevez la visite des *mosquées* et les réunions exigées par le *Koran*, supprimez le *Ramadan* et les *pèlerinages* de la *Mecque* ; de la religion inventée par Mahomet, il ne resterait bientôt que certaines vérités de l'ordre naturel, ou les pratiques qui, favorisant les sens et flattant les passions, trouveront toujours dans le cœur corrompu de l'homme une cause suffisante d'exister et de se maintenir. — Faites disparaître du milieu d'un peuple païen les

idoles qu'il adore et les pagodes où de prétendues divinités reçoivent les hommages de multitudes affolées et ignorantes; abolissez ces fêtes grotesques où des foules insensées rendent au démon un culte aussi ridicule qu'impie, et ces *pèlerinages* fameux qui ont pour terme quelque temple plus célèbre, comme celui de *Boudha* dans l'île de Manor, à l'orient de Ceylan, ou quelque rivière sacrée, dans laquelle l'on vient se purifier, comme sont les sources du *Godavery* et surtout le *Gange*, vous ne tarderez pas de voir le système religieux s'évanouir et tomber dans un complet oubli. Mais, comme nous venons de l'indiquer en passant, le démon a bien compris la nature humaine et il a su exploiter au profit de l'erreur son ignorance et sa faiblesse.

L'instinct religieux qui rapproche comme naturellement la créature raisonnable de son auteur, même imparfaitement connu, *les aspirations vagues* de l'âme humaine vers la *Divinité*, ce besoin d'un bonheur qu'on ne trouve pas ici-bas, qu'on cherche partout et qu'on espère toujours, tout cela dis-je s'est traduit fréquemment par des *pèlerinages*¹. Cette pra-

¹ L'homme n'est pas une pure intelligence, il est esprit et matière et. parvenu au plus haut degré du développement qu'il

tique se montre donc à nous consacrée par le temps et les siècles. Ce qui a partout et toujours existé, a sa raison d'être, au moins partielle, dans la nature, qui est toujours et partout la même et produit par conséquent les mêmes effets.

2° Le pèlerinage, fondé sur la *nature même* de l'homme, justifié par l'*usage* plus ou moins admis dans toutes les contrées de la terre, se présente encore à nous autorisé par la *pratique des saints* et des personnages les plus considérables dans l'Église. On peut dire, sans crainte de se tromper, que c'est principalement par le pieux concours de ces amis de Dieu que les sanctuaires qui sont encore aujourd'hui le terme des pèlerinages catholiques ont été d'abord accrédités auprès des fidèles. Le peuple a trouvé dans cet exemple venu d'en haut une approbation authentique de sa conduite; sa foi et sa confiance se sont fortifiés de la foi et de la confiance de ceux qui lui apparaissaient comme les

puisse atteindre, il dépend encore de l'impression du dehors, de l'influence du monde sensible qui l'entourne. Ainsi, quoique Dieu soit présent partout, il y a des lieux où l'homme se rapproche, pour ainsi dire, davantage de lui, non pas corporellement, mais spirituellement, etc. (*Diction. encycl. de la Théologie cath.*).

représentants les plus distingués de la science et de la vertu : on ne pouvait se tromper en suivant de tels guides.

3° Il y a plus encore : les pèlerinages ont été mis en honneur par l'*Église elle-même* : sans parler ici du grand nombre de Souverains Pontifes qui, en qualité de pèlerins, se sont rendus eux-mêmes aux plus célèbres sanctuaires, les vicaires du Christ ont constamment encouragé cette pieuse pratique en y attachant de nombreuses indulgences et des faveurs spirituelles infiniment précieuses. Quelle n'a pas été, pendant bien des siècles, la célébrité des trois principaux pèlerinages fréquentés dans l'Église catholiques : celui de *Terre-Sainte*, celui de *Saint-Pierre de Rome* et celui de *Saint-Jacques de Compostelle*, en Espagne ! Ils furent toujours regardés comme très-méritoires ; une excellente pratique d'expiation et l'Église les imposait même quelquefois à titre de pénitence pour de grands crimes. Mais ce que l'Église approuve, ce qu'elle encourage par la concession des indulgences pourrait-il être mauvais et nuisible au salut ? Évidemment non. — S'il se glisse des abus dans les pèlerinages, c'est qu'il s'en glisse partout et nous devrions rejeter toute es-

pèce de pratique, s'il ne fallait admettre que celles dont on n'a pas abusé.

4° Les pèlerinages se présentent à nous revêtus d'une approbation plus solennelle encore. On peut dire qu'ils faisaient partie des lois sacrées et des institutions liturgiques des Juifs. *Dieu lui-même* avait ordonné aux enfants d'Israël de visiter trois fois chaque année le temple du Seigneur et son tabernacle (Deut., xvi). L'exemple d'Heleona et de son épouse Anne (Reg., 1,) celui de l'eunuque éthiopien dont il est question dans les Actes des apôtres (1), celui de Jésus-Christ lui-même allant au Temple à l'âge de douze ans, nous prouvent que la loi était observée. Les paroles de saint Luc ne nous permettent pas d'en douter. *Les parents de Jésus, dit-il, allaient chaque année à Jérusalem pour la solennité de Pâques, selon la coutume de la fête.* Le saint évangeliste atteste par ces paroles l'existence de la tradition et la pratique des Juifs; or, qu'étaient ces voyages pieux ayant pour terme le temple du Seigneur, sinon de vrais pèlerinages? C'est le raisonnement de *saint Jérôme*, dans sa lettre xvii à Marcelle, où le saint docteur a pour but de justifier le pèlerinage de la Terre-Sainte.

Non-seulement Dieu a consacré les pèlerinages par sa divine autorité, mais, de plus, il a voulu montrer, par les faveurs singulières qu'il y opère, combien ils lui étaient agréables. A Salomon, qui s'était rendu à Gabaon pour y sacrifier au Seigneur, le Seigneur accorde le don de la sagesse (III Reg., III). Anne le prie avec larmes à Silo ; à cette mère désolée Dieu accorde Samuel. Mais qui pourrait, je ne dis pas raconter, mais seulement énumérer les miracles éclatants que Dieu a opérés dans les sanctuaires visités par les pèlerins ? On peut dire qu'il n'en est aucun qui n'ait reçu cette consécration divine et que le Seigneur n'ait accredité lui-même en y manifestant sa puissance et sa bonté par un grand nombre de prodiges. C'est là, nous ne pouvons en douter, la principale origine des pèlerinages et ce qui a surtout contribué à les mettre en honneur. Comment, en effet, mépriser une dévotion que Dieu lui-même recommandait d'une manière si authentique et qu'il récompensait par de si précieuses faveurs ?

Mais il est un fait contemporain qui nous paraît avoir, dans le sujet que nous traitons, une haute signification et vient merveilleusement à l'appui de notre thèse.

Il y a quelques années seulement, l'Église de France voyait avec bonheur un de ses enfants placé sur les autels; Pie IX inscrivait Benoît-Joseph Labre au nombre des Bienheureux. — Or, quelle a été la constante occupation de ce fidèle serviteur de Dieu? Quelle fut, pour ainsi dire, sa profession? — Sa vie se consuma tout entière en pèlerinages. A Rome, où il restait plus habituellement, ses journées se passaient à visiter les sanctuaires si nombreux de cette capitale du monde chrétien. Là, il pria pour les besoins de l'Église, il intercédait pour sa malheureuse patrie. Trois fois il visita les sanctuaires de l'Alverne. Trois fois il fit comme pèlerin le voyage d'Ensiedeln. Trois fois il se rendit aux sanctuaires d'Assise. Saint Jacques de Compostelle (en Espagne), Notre-Dame du mont Serrat, la grotte de Manrèse, Notre-Dame du Pilier, à Saragosse, le Crucifix miraculeux de Burgos, virent successivement le pieux pèlerin. Il visita également les sanctuaires du pays de Baden, sans parler d'un grand nombre d'autres placés à proximité des routes qu'il suivait dans ses voyages ou des lieux plus célèbres qui étaient le terme de ses pèlerinages. Mais celui qui eut ses prédilections et qui l'at-

tirait plus fortement que tous les autres, c'est l'auguste sanctuaire de Lorette. Onze fois il visita la sainte maison où le Verbe divin se fit homme et notre frère dans le sein de Marie.

En canonisant Benoît-Joseph Labre, le pèlerin par excellence, le Souverain Pontife a donc, en quelque sorte, autorisé, justifié, j'allais dire canonisé les pèlerinages et réfuté à l'avance les objections que notre siècle devait bientôt formuler contre cette pieuse pratique. Serait-il téméraire de voir dans la canonisation de cet humble enfant de la France un dessein providentiel de Dieu, un encouragement donné à ce genre de dévotion, et comme une invitation aux manifestations religieuses que nous voyons se multiplier de nos jours? Nous ne le pensons pas.

Les pèlerins qui se rendent à Paray-le-Monial apprendront avec un véritable intérêt que le B. Benoît-Joseph Labre a, lui aussi, visité le sanctuaire béni où Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est manifesté tant de fois à sa fidèle servante, la B. Marguerite-Marie; et très-probablement il a fait ce pèlerinage plusieurs fois.

Si, comme tout porte à le croire, c'est au tombeau de la B. Marguerite-Marie que l'admirable pèlerin, qui ne faisait alors que débiter

dans cette carrière, embrassa définitivement le dessein de sa vie sublime ; là qu'un directeur sage et prudent approuva la pratique de sa pauvreté si extraordinaire et d'une mendicité tout à fait en dehors de la vie commune, nous pouvons bien croire qu'il n'est pas étranger au mouvement religieux qui conduit un si grand nombre de pèlerins à Paray ; et, dans tous les cas, il est juste de l'associer dans nos hommages et nos invocations à celle qu'il honora lui-même ¹.

Nous avons défini ce que l'on entend dans l'Église catholique par le mot de *pèlerinage*. En analysant cette idée, nous nous sommes convaincus qu'elle ne renfermait rien que de saint et d'utile. De plus, il ne nous a pas été difficile de prouver qu'une pratique qui a la sanction des siècles et que nous verrons très-répandue dans l'Église dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, qui a son fondement dans la nature de l'homme et qui est autorisée par

¹ On lira avec intérêt dans *l'Univers* (4 mars 1874) une remarquable notice de M. l'abbé Cucherat sur les voyages de B. Benoit Joseph à Paray, citée et annotée par M. Léon Aubineau.

l'exemple des saints, approuvée par l'Église, confirmée et consacrée par Dieu lui-même et sanctionnée par une foule de miracles, méritait le respect de tous les vrais catholiques.

Nous allons maintenant indiquer les principaux caractères qui distinguent les *pèlerinages*. Cette étude nous fera mieux comprendre leur merveilleuse efficacité pour combattre le mal profond qui mine les sociétés chrétiennes, les condamne à une triste décadence et les menace jusque dans leur existence.

Mais, avant d'aller plus loin, distinguons les *pèlerinages privés* des *pèlerinages publics*. Les premiers sont entrepris par de simples individus et pour des causes qui peuvent être particulières. Les seconds ont pour objet des grâces plus générales que l'on sollicite pour une ville, une contrée, une nation. Ils sont accomplis par un nombre plus ou moins grand de pèlerins se réunissant ensemble pour faire le pèlerinage au nom de cette ville, cette contrée, cette nation.

Il est des personnes dont la dévotion, loin d'être aidée par la présence simultanée d'un grand nombre de pèlerins ou par la solennité de cette démonstration, en serait plutôt contrariée. Nous ne prétendons pas qu'au mépris de

leur attrait, elles doivent aller grossir la foule des voyageurs qui remplissent les wagons; mais qu'elles ne méprisent pas pour cela les manifestations religieuses publiques et sociales qui sont si propres à réveiller la foi dans un grand nombre : qu'elles fassent leur pèlerinage seules ou en petit comité, avec l'esprit de recueillement et de prière que réclame leur attrait, ou, si elles ne peuvent entreprendre de semblables voyages et visiter en personne les lieux privilégiés qui ont été le théâtre de grâces particulières, ou qui sont devenus célèbres par l'apparition de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, qu'elles s'y transportent du moins en esprit et qu'elles unissent leurs prières et leurs vœux aux prières des pèlerins.

Nous avons en vue dans cet écrit les *pèlerinages publics* et c'est à eux que convient plus directement ce que nous dirons de leur opportunité et de leurs précieux résultats.

CHAPITRE IV

PREMIER CARACTÈRE DES PÈLERINAGES PUBLICS

C'est une protestation contre les erreurs contemporaines

En traçant, comme nous l'avons fait dans le chapitre II, la physionomie des nations chrétiennes, nous avons reconnu et constaté que tous les gouvernements avaient pratiquement renié Jésus-Christ et qu'à proprement parler, il n'existait plus de *nation chrétienne*. Quant aux individus, l'*apostasie*, en *principe* et dans la spéculation, est admise par les uns ; ce sont les *rationalistes* ; les autres l'acceptent seulement en *pratique* et de fait ; ce sont les *indifférents*. Parmi ceux qui conservent la foi et qui s'efforcent de conformer leur conduite à leurs croyances, il en est un certain nombre dont la religion trop faible trouve, dans la contagion de l'exemple et l'impiété générale, une épreuve terrible,

dont elle ne sort pas toujours victorieuse. Pourrai-je montrer ici comment les pèlerinages publics opposent à ces désordres un remède efficace, et le rôle providentiel qu'ils remplissent dans nos sociétés modernes pour les guérir et les retremper ? Je vais essayer de le faire.

Je ne serai pas d'accord, je le sais, avec les esprits forts du siècle dernier, qui aimaient à plaisanter sur ce sujet. « Les idées des hommes ont bien changé sur le mérite des pèlerinages, disait Diderot ; nos rois et nos princes n'entreprennent plus de ces voyages d'outre-mer après avoir placé la figure de la croix sur leurs épaules et reçu de quelque prélat l'escarcelle et le bâton du pèlerin. On est revenu de cet empressement d'aller visiter des lieux lointains pour y obtenir du ciel des secours qu'on peut bien mieux trouver chez soi par de bonnes œuvres et une dévotion éclairée. » (*Encycl.*) « Aujourd'hui, dit un autre, le mot *pèlerinage* ne représente plus à l'esprit qu'une image du passé ; d'autres préoccupations agitent les sociétés modernes, sans que *l'Évangile ait cessé d'être le livre de notre époque.* » (*Encycl. du XIX^e siècle.*)

Nous avons déjà dit ce qu'était le *pèlerinage*.

Je n'y reviens pas. Mais quelle est la vraie signification de ces grandes et solennelles manifestations religieuses qui nous montrent tout un peuple demandant son pardon, et, pour le mériter, se condamnant à des voyages longs et pénibles? N'y a-t-il pas d'abord, dans ce mouvement religieux, une énergique protestation contre la *fatale indifférence* que nous déplorons tout à l'heure? Cette indifférence peut n'être pas raisonnée, mais elle aboutit pratiquement à ces principes :

1° *Nous n'avons pas besoin de religion et Dieu ne s'occupe pas de nous.* — Erreur, ont répondu les nombreux pèlerins, vous vous trompez, ou vous voulez nous tromper. Votre parole est un blasphème, votre conduite un crime. Et voilà que des populations entières, secouant la torpeur qui les enchaînait, se sont ébranlées comme un seul homme, et, sous la bannière de la croix, sont allées chercher au loin le secours désiré; elles ont sollicité avec instance les biens spirituels et les biens temporels, pour leurs familles et pour la nation tout entière.

2° *Toutes les religions sont bonnes,* avait dit l' *indifférence* . Les pèlerinages se sont chargés

de protester contre cette assertion et de condamner cette erreur. Ils ont, du même coup, réprouvé cette coupable indifférence et affirmé la vérité catholique. En effet, le pèlerinage public est un *témoignage* extérieur, authentique et social, rendu à Dieu et à la religion chrétienne. *Vous serez mes témoins à Jérusalem et en Judée, à Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre*, disait Notre-Seigneur à ses apôtres avant de les quitter. Cette parole n'est-elle pas applicable aux nombreux pèlerins que la vapeur emporte à tous les vents après les avoir réunis au sanctuaire béni où, pour eux, s'est faite l'effusion du Saint-Esprit et la distribution de la grâce divine ? — Allez, semble leur dire le divin Maître, soyez mes témoins : que le monde sache que vous êtes mes disciples ; que vous croyez à ma parole, que vous acceptez mon Évangile, que vous ne rougissez pas de moi. — C'est le cœur qui croit, mais c'est la bouche qui confesse la foi : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (Rom., x.) Oui, le pèlerinage public est un témoignage solennel, éclatant, rendu à la religion. Tel qui, il y a peu d'années encore, n'aurait osé, dans sa famille même, faire le signe de la croix, n'a

pas craint de promener ostensiblement ce signe sacré sur sa poitrine, du nord au midi de la France. Tel qui naguère aurait souri en entendant parler de la dévotion au Sacré Cœur s'est noblement paré, comme d'un insigne, de l'image bénie qui nous rappelle l'amour du Sauveur pour les hommes. Devant cette masse de pèlerins, le respect humain a disparu : les vrais croyants ont senti leur foi croître et s'augmenter, et ceux que le souffle de l'impiété avait fortement ébranlés se sont raffermis et fortifiés. Telle est la puissance de ces démonstrations solennelles, et il ne fallait rien moins pour triompher de la crainte des hommes et vaincre l'audace et l'impudence des ennemis de tout bien et de toute vertu. Oui, les pèlerinages publics sont un *témoignage* rendu à Dieu, s'il n'a pas été scellé par le sang et le martyre, il n'a pas toujours été complètement exempt d'épreuves et d'humiliations ; mais c'est dans ces épreuves endurées pour Dieu que les âmes se retrempent et que les caractères puisent une nouvelle vigueur.

3° *Nous professons la liberté des cultes*, avait dit encore l'*indifférence* ; ils sont tous également respectables, car ils sont tous égale-

ment vrais, ou également faux, ou également inutiles. A cette prétention ridicule, les pèlerinages ont fait une réponse péremptoire : au lieu de parler, ils ont agi et, d'un seul coup, ils ont vengé le culte catholique de toutes les objections de l'impiété ; ils l'ont justifié, consacré, autorisé par la pratique, dans son ensemble et dans tous ses détails. L'adorable Trinité y est glorifiée ; le Dieu fait homme reconnu et adoré : son aimable Mère spécialement honorée ; les anges et les saints y sont invoqués. La prière, le saint sacrifice de la messe, la sainte communion, les processions publiques, les chants, les démonstrations religieuses de toute sorte font la principale occupation et remplissent la journée des pèlerins.

C'est ainsi que les pèlerinages opposent à l'engourdissement spirituel qui caractérise nos sociétés un remède efficace ; c'est ainsi qu'ils protestent hautement, énergiquement contre l'*indifférence* dans laquelle languissent et meurent un si grand nombre de chrétiens.

Mais si les pèlerinages publics sont une réprobation authentique et solennelle de l'*indifférence* religieuse, ils condamnent plus hautement encore les erreurs nombreuses et grossières

res de la philosophie contemporaine, soit qu'elle s'appelle pompeusement du nom de *rationalisme*, ou se nomme plus modestement *naturalisme*, soit qu'emportée par le vent du doute et un désolant scepticisme, elle arrive aux excès plus révoltants encore du *matérialisme* et de l'*athéisme*. L'esprit humain, dont le double caractère est la faiblesse et l'orgueil, ne veut pas reconnaître l'autorité de Dieu, il ne veut relever que de lui-même ; à son tribunal, la révélation divine n'a pas trouvé grâce : il n'y a de vrai à ses yeux que ce qu'il comprend, ce dont il peut se rendre compte. Telle est, nous l'avons déjà remarqué, la doctrine du rationalisme. Appuyé sur ce principe erroné, l'incrédule nie les mystères les plus augustes et les plus fondamentaux de la religion ; il rejette les miracles, la grâce et l'ordre surnaturel ; Jésus-Christ pour lui n'est qu'un homme, son œuvre un mensonge, la rédemption un mythe, la foi une absurdité que la raison réprouve et condamne.

Mais le *rationalisme* ne se soutient pas longtemps dans ces hautes régions, d'où la raison prétendait dominer en souveraine, contrôler fièrement toutes les vérités et lancer

l'anathème contre la révélation ; elle descend bien vite dans ce que l'on appelle le *naturalisme*, qui fait plus large la part du sens, consacre les aspirations de la partie inférieure de l'homme et glorifie la chair avec ses appétits brutaux et ses instincts dépravés. — L'esprit n'avait pas voulu se soumettre à Dieu, son premier châtement est d'être asservi lui-même aux sens et de devenir leur esclave.

De là aux doctrines dégradantes d'un grossier *matérialisme* il n'y avait qu'un pas. — On l'a fait, et l'on est arrivé jusqu'aux dernières profondeurs de l'abîme ; pour se justifier à soi-même ses monstrueuses erreurs et imposer à la conscience un silence éternel, on s'est dit et l'on a dit aux autres : *Dieu n'existe pas*. — *L'athéisme*, est l'asile impénétrable où le rationalisme, descendant de degré en degré, s'est réfugié, pour échapper à ses remords : Après s'être suicidé en se niant lui-même, l'esprit de l'homme a voulu s'endormir dans le néant universel.

Il ne nous sera pas difficile maintenant de faire voir comment les pèlerinages publics ont énergiquement flétri ces désolantes doctrines, non par des paroles, mais par des faits. Ces

faits, nous ne les chercherons pas loin de nous : ils sont encore sous nos yeux dans leur vivante actualité.

L'année qui vient de s'écouler se dessinera dans l'histoire religieuse de la France avec une physionomie à part et sous des couleurs particulières, car elle a présenté au monde un spectacle bien nouveau et bien inattendu. Quel spectacle, en effet, que les imposantes démonstrations dont nous avons été témoins !

Un homme célèbre venait de déclarer que *les pèlerinages n'étaient plus dans nos mœurs* (M. Thiers); pour les expliquer, il fallait reculer par la pensée jusqu'au moyen âge; et voilà que, sous la direction de comités presque improvisés, des pèlerins nombreux se dirigent vers nos plus célèbres sanctuaires, un enthousiasme religieux, que l'on ne croyait plus de saison, soulève les masses et se propage rapidement dans toutes les parties de la France. Le feu sacré, semblable à l'étincelle électrique, se communique à tous les degrés de l'échelle sociale, et toutes les conditions, mêlées et confondues dans un même sentiment de foi, poussées par le plus sincère patriotisme, vont se prosterner au pied des autels et solliciter pour

notre infortunée patrie, pour l'Église tout entière, la protection divine contre les maux qui nous accablent et les dangers qui nous menacent.

Sous la même influence, l'Italie, la Belgique, l'Angleterre elle-même, s'ébranlent et se mettent en mouvement. Nos lignes de fer sont sillonnées par d'interminables convois qui emportent les pèlerins aux nombreux sanctuaires que possède notre patrie. Ce ne sont pas seulement les lieux célèbres favorisés par quelque récente manifestation divine qui sont visités, les anciens pèlerinages sont remis en honneur, il n'est presque pas de diocèse qui n'offre, comme terme spécial à la dévotion des pèlerins, une église, une statue, les restes vénérés de quelque saint protecteur du pays, dont le ciel autorisa le culte et qu'il s'est plu à accréditer dans l'esprit des peuples par d'éclatants miracles. En présence de ces foules recueillies, en voyant briller sur leurs poitrines ou le signe sacré de la croix, ou la touchante image qui rappelle le cœur de Jésus-Christ et son amour pour les hommes, en entendant ces courageux soldats de la foi prier et chanter, qui ne s'est pas écrié, plein de joie : Non, la *foi n'est pas morte* dans notre

patrie? En dépit du *rationalisme*, en dépit de l'impénétrabilité, elle vit encore. M. de Maistre l'avait dit, *l'esprit religieux n'est pas éteint en France; il y soulèvera des montagnes, il y fera des miracles.*

Ce qu'il y a de plus consolant, c'est que ce religieux enthousiasme n'a pas été transitoire et passager; il s'est maintenu pendant toute l'année. Bien plus, les feuilles publiques nous apprennent que ce mouvement si extraordinaire pour notre époque, bien loin de se ralentir, tend à se généraliser. Ce n'est pas sans un profond sentiment d'admiration et de reconnaissance que la France a vu l'année dernière les courageux enfants de la Belgique lui donner, par leur présence à Paray-le-Monial, un témoignage authentique de leur sympathie.

L'impression produite par les nobles pèlerins que l'Angleterre nous envoya ne fut ni moins douce ni moins profonde. Elle ne peut que s'accroître encore par le nouveau pèlerinage que ces fervents catholiques se proposent de faire cette année. L'Italie, de son côté, veut nous envoyer l'élite de cette jeunesse catholique qui porte si haut le drapeau de la religion et lutte avec tant de courage contre les injustices et la

persécution dont l'Église est victime dans ce malheureux pays. Et ce qui nous semble plus remarquable encore, c'est que, malgré les distances qui nous séparent, les fatigues et les dépenses considérables qu'exige un si long voyage sur l'Océan, nos frères d'Amérique, ayant à leur tête un évêque de ces lointains pays, doivent venir eux-mêmes unir leurs prières aux nôtres et demander avec nous, pour eux, pour nous, pour toute l'Église, les grâces extraordinaires que réclament impérieusement nos besoins communs et les dangers extrêmes dont tous nous sommes menacés.

Or, pouvait-on, je le répète, donner un plus solennel démenti à ces doctrines repoussantes qui de nos jours ont osé se produire aux yeux du monde étonné et que l'on retrouve trop souvent dans les ouvrages et sur les lèvres mêmes de certains professeurs dont la capitale prétend s'honorer !

Pouvait-on condamner plus clairement, flétrir plus énergiquement et la doctrine et les docteurs, et les accabler sous des anathèmes plus nombreux et plus écrasants ?

Oui, anathème aux contempteurs sacrilèges des plus augustes mystères de la Rédemption !

Anathème aux excommuniés volontaires des sacrements et de la grâce divine !

Anathème aux enfants dénaturés qui ne reconnaissent plus l'Église pour leur mère !

Anathème aux apostats qui ont renié Jésus-Christ !

Anathème à ces progressistes à rebours qui, à force de science ou d'orgueil, sont arrivés à nier la spiritualité de l'âme et se sont comparés à la *matière* !

Anathème à ces monstres que l'on appelle *athées*, qui, avec toutes les ressources de leur esprit, armés de tous les télescopes de la science, ont fini par découvrir que le soleil n'existe pas, c'est-à-dire que Dieu n'est pas !

Anathème, enfin, à ce *naturalisme* grossier qui s'imagine posséder en soi son principe, sa fin et sa loi, prétend se passer de Dieu, ou plutôt se fait Dieu lui-même ; naturalisme qui abaisse les âmes, qui dégrade les esprits, corrompt les cœurs et perd la société.

Voilà ce qui ressort de ces éclatantes manifestations et comment elles réprouvent, elles flétrissent les erreurs contemporaines. Mais, ne l'oublions pas, ce qui caractérise les démonstrations religieuses dont nous parlons, ce qui

leur donne leur véritable signification et leur assigne un rôle providentiel dans l'état présent des sociétés modernes, tombées dans une sorte d'apostasie, c'est que ces pèlerinages sont des démonstrations publiques, nationales, sociales.

C'est au nom de la société et de la nation que l'on proteste contre l'impiété, le rationalisme et l'indifférence religieuse.

C'est au nom de la société et de la nation que l'on réproouve et condamne les doctrines dégradantes qui font de l'homme moins qu'une bête, et du Dieu créateur de l'univers, un mythe, un mot et un non-sens.

A des erreurs sociales il fallait opposer des dénégations sociales; à des scandales publics il fallait opposer une réparation publique. A l'infamie des doctrines débitées dans certaines chaires et reproduites dans d'ignobles écrits il fallait opposer les hommages publics et solennels de la nation tout entière, affirmant ce que nie l'incrédulité, honorant ce qu'elle blasphème, adorant et aimant ce qu'elle hait et qu'elle repousse.

Telle est la véritable signification des pèlerinages publics et comment ils opposent une solennelle réprobation aux efforts sacrilèges de

l'impiété contemporaine. Ce n'est pas tout, néanmoins. Nous avons, par une coupable et honteuse apostasie, outragé Dieu et foulé aux pieds ses lois ; nous avons pratiquement renié Jésus-Christ et renoncé aux bienfaits inestimables de la Rédemption ; il était nécessaire de nous rapprocher de Celui en qui seul est la vie des peuples et celle des individus. — C'est ce qui s'accomplit d'une manière admirable par les pèlerinages publics. — Cela est si vrai, que ceux-là mêmes qui ne croyaient pas à la possibilité des pèlerinages en notre temps se sont effrayés de leurs résultats et qu'ils ont un instant redouté le triomphe de la religion. C'est ce qui faisait pousser à l'un d'eux ce cri de désolation :

L'esprit libéral est mort ou bien malade... Il n'y aura bientôt plus, face à face en France, que deux partis, deux fanatismes, le clérical et le radical. Un long et terrible duel se prépare (Rev. polit. et litt., 28 janv. 1873).

CHAPITRE V

SECOND CARACTÈRE DES PÈLERINAGES PUBLICS

**Ils nous ramènent à Dieu et lui rendent solennellement
hommage au nom de la société**

Les nations *ont apostasié*. Il ne suffit pas qu'elles rétractent et condamnent leurs erreurs, il faut qu'elles reviennent à Dieu, dont elles s'étaient si malheureusement éloignées. — Or, c'est ce que réalisent admirablement les *pèlerinages* publics, car ils renferment les actes les plus excellents *de religion* et nous font pratiquer, au plus haut degré, les vertus les plus agréables à Dieu.

Qu'est-ce, en effet, qu'un pèlerinage dans les circonstances présentes et dans l'état où sont les sociétés modernes ?

C'est : 1° *Un acte d'humilité*. — La source

féconde de nos maux et le commencement de tout péché, dit l'Esprit-Saint, c'est l'orgueil. Tel est le principe de nos égarements et la plaie la plus profonde de notre nature viciée. De l'orgueil naissent la présomption de l'esprit, l'indépendance de la volonté, la révolte contre Dieu, d'où découlent naturellement l'impénétrabilité et l'irréligion. Voulez-vous savoir, maintenant, quel est le premier sentiment qui a provoqué les pèlerinages? celui de l'enfant prodigue qui, exténué de privations, abreuvé d'amertume, rentre d'abord en lui-même et prend la généreuse résolution de revenir au toit paternel. Le malheur et l'humiliation, nos désastres et nos souffrances ont tiré de notre cœur l'aveu de nos fautes; une confusion salutaire a couvert notre visage; nous avons frappé nos poitrines et nous avons offert à Dieu *un cœur contrit et humilié*, qu'il ne méprise jamais. *Pitié, mon Dieu!* nous sommes-nous écriés. Nous l'avons dit, nous l'avons répété sur tous les tons. Ce sentiment d'humilité a réjoui le cœur de Dieu, donné au pèlerinage son vrai caractère, et assuré ses fruits précieux.

2° *Un acte de foi.* — Quelque affaiblie que paraisse et que soit réellement en France cette

vertu, elle n'est pas morte cependant, et nous en avons pour gages ces manifestations religieuses dont la foi est le principe et dont elle inspire tous les actes, mais qui, à leur tour, contribuent si efficacement à la ranimer et à la fortifier, soit par la prière, soit par l'exemple, soit enfin par l'exercice; car, les pèlerinages contiennent, on peut le dire, un acte de foi sur toutes les vérités de la religion. Écoutons, sur ce sujet, le savant évêque d'Angers :

« Vous affirmez, par ce seul acte, le christianisme tout entier; vous affirmez, par là même et hautement, l'existence de l'ordre surnaturel, la toute-puissance de Dieu, la vertu infinie de son Fils, la prérogative suréminente de la Vierge Mère, les rapports de l'Église du temps avec l'Église de l'éternité, la communion des saints, le solidarités dans les actes et la reversibilité des mérites, tout ce merveilleux enchaînement de doctrines qui occupe le sommet dans les croyances du genre humain. Vous faites, en un mot, l'acte de foi le plus élevé et le plus raisonnable que l'on puisse concevoir, un acte qui honore votre intelligence autant que votre cœur. » (Mgr Freppel, évêque d'Angers.)

3° *Le pèlerinage public est un acte de confiance en Dieu.* — Jamais, peut-être, le dogme de la *Providence* n'a été plus sottement combattu et plus indignement blasphémé qu'il l'est de nos jours. L'homme veut absolument se suffire à lui-même. Reconnaître l'intervention divine dans les affaires de ce monde, ce serait reconnaître, par là même, la dépendance de la créature vis-à-vis de Dieu : que fait-on pour échapper à ce danger ? Ce que l'on ne peut absolument attribuer à l'action de l'homme, à son industrie et à son intelligence, on est convenu qu'on l'attribuerait à la *nature*, aux *lois* qui régissent les êtres ; on en fera l'honneur, s'il le faut, à une *force inconnue*, au hasard ; mais il faut, à tout prix, éviter de recourir à Dieu. Cette négation ingrate et insensée de la Providence, est une insulte au Créateur ; une injure faite à sa bonté et à sa sagesse, une provocation à sa justice. Il fallait, à ces désordres publics, opposer un hommage public ; le pèlerinage s'en est chargé. Nos malheurs sont grands ; mais, nous avons un Père dans le ciel, qui est tout-puissant et infiniment bon. C'est vers lui que se tournent nos regards, en lui que nous avons placé nos espérances ; c'est à lui que nous de-

mandons le remède à nos maux. La confiance nous amène à ses pieds, et avec nous la société, prosternée à ses pieds, le reconnaît pour son maître et son sauveur.

4° *Le pèlerinage public est un acte d'amour, qui réconcilie la société avec Dieu.* — En effet, c'est au sanctuaire vénéré, qui est le terme du pèlerinage, que Dieu et la société se retrouvent et s'embrassent dans un baiser mutuel ; là que le Père du prodigue, ouvrant ses bras pour recevoir un fils dont il avait pleuré les égarements, lui donne le gage consolant de sa tendresse et du pardon qu'il sollicite. Longtemps il avait attendu, longtemps il avait souffert de son ingratitude et de son éloignement, gémi de son apostasie, déploré ses malheurs. Mais, enfin, voilà ce fils repentant, qui se condamne lui-même, qui s'humilie et qui demande pardon. — *Pitié, mon Dieu!* — Le cœur de ce tendre Père ne peut résister au cri d'une âme brisée par la douleur. — Ce que la honte et le regret ont commencé, ce que la confiance et la générosité ont poursuivi, l'amour du prodigue pour son Père, et du Père infiniment bon pour son fils, l'achève et le consomme ; au saint tribunal, le pécheur revient à son Dieu ; à la sainte table,

l'enfant retrouve son Père. — Tant il est vrai que le pèlerinage rapproche ces deux termes si éloignés, l'homme pécheur et Dieu infiniment saint; ou plutôt donne l'homme à Dieu et rend Dieu à l'homme qui l'avait perdu.

5° Le *pèlerinage public* est un acte solennel de *réparation*, accompli au nom de la nation et pour elle. Le besoin de la réparation, la conscience de notre culpabilité sont au fond de toutes ces démonstrations religieuses: On reconnaît ses fautes, on comprend le besoin d'apaiser Dieu. Ses châtimens nous rappellent que nous sommes pécheurs. Et c'est la première disposition nécessaire pour obtenir de Dieu les grâces que nous sollicitons. *Seigneur*, disait le prophète-roi, *vous ne mépriserez pas le cœur contrit et humilié* (Ps. L).

Ce sentiment profond de contrition et de regret, ce besoin de *réparer* pour obtenir pardon se traduit tantôt par les *processions* organisées aux sanctuaires, car les processions, dans le langage de l'Église, sont des supplications; tantôt par le chant du *Miserere*, du *Parce Domine*, qui fait partie intégrante et obligée de ces cérémonies, tantôt par les *litanies* et par les *pieux cantiques* dont on fait retentir les voûtes

des églises et que répètent tous les échos. Ils expriment généralement le sentiment de contrition, ils sollicitent grâce et pardon : *Pitié, mon Dieu, pitié...* Tantôt, enfin, et plus énergiquement encore, ils se formulent par l'*amende honorable*, qui n'est autre chose qu'un acte de contrition solennel fait au nom de tous les assistants et par eux, disons mieux, fait par les pèlerins au nom de leurs familles, de leur cité, de la patrie tout entière. Quelle n'est pas la puissance de ce cri de douleur poussé par tout un peuple prosterné aux pieds de son Dieu ! et pourrait-il résister à ces supplications, à ces larmes, fermer l'oreille à cette prière humble et fervente de cœurs brisés par la douleur ? Évidemment non, car c'est lui qui les inspire et il a promis de les exaucer.

Du reste, il n'est pas de spectacle et plus grand et plus beau que celui d'un peuple entier prosterné devant son Dieu et lui demandant grâce. Écoutons le Prophète parlant au nom d'Israël : on dirait que ces paroles sont écrites pour nous : « Seigneur, notre Dieu..., nous avons péché, nous nous sommes conduits indignement envers vous. Nous avons injustement transgressé toutes vos saintes lois. Détournez de

nous, Seigneur, votre colère, car nous sommes amoindris en face des nations.

« Exaucez, Seigneur, nos prières, écoutez nos supplications ; délivrez-nous à cause de vous, et ne nous abandonnez pas à la haine de ceux qui ont prévalu contre nous, afin que toute la terre sache que vous êtes le Seigneur notre Dieu, et que votre nom a été invoqué sur Israël et sur notre race.

« Regardez-nous, Seigneur, du haut de votre sanctuaire, prêtez l'oreille à notre prière, exaucez-nous.

« Abaissez vos yeux sur votre peuple et considérez que ce ne sont pas les morts, ceux qui ont cessé de vivre sur cette terre, qui rendront honneur et gloire à votre nom ; c'est à l'homme triste et courbé sous le poids du malheur, dont les yeux sont languissants et l'âme plongée dans l'affliction, qu'il appartient de célébrer votre gloire et d'exalter votre justice ; car nous n'attendons pas le succès de nos prières et des mérites de nos pères, et c'est à votre miséricorde seule que nous avons recours aujourd'hui. »
(Baruch, II, 12 et seq.)

6° Le *pèlerinage public* est la *prière* élevée à sa plus haute expression et douée de sa plus

grande puissance. Si deux ou trois personnes réunies au nom de Notre-Seigneur ont un si grand pouvoir sur le cœur de Dieu qu'elles peuvent compter sur le succès de leurs demandes, que doit-il en être de tout un peuple s'arrachant à ses affaires, à ses plaisirs, sacrifiant ses intérêts temporels, se condamnant à des sacrifices pécuniaires relativement considérables pour aller au loin implorer la miséricorde divine? — Si deux ou trois soldats de l'armée chrétienne peuvent désarmer la justice de Dieu et l'apaiser par leurs supplications, que ne devons-nous pas attendre de l'armée tout entière? Or, que nous représentent les pèlerinages? — « Pourquoi nous réunissons nous pour prier? disait Tertullien. C'est afin de faire plus facilement une sainte violence à Dieu. — Cette violence, il l'a pour agréable. » Qu'est-ce donc que cette troupe de pèlerins? C'est une armée rangée en bataille et qui va livrer à Dieu un combat général et décisif. Ses armes ne sont autres que la prière et la contrition, mais ces armes sont toutes puissantes sur le cœur d'un père.

On ne lira pas sans intérêt les réflexions suivantes, empruntées à une excellente publication bien connue en Belgique :

« De même que, dans l'ordre de la vie spirituelle, on peut dire : *Point de prière, point de salut*, de même, au point de vue de la restauration sociale, il est vrai de le proclamer : *Point de salut possible pour les sociétés qui ne prient pas*. Il faut donc arriver à constituer la prière publique largement développée, sur de telles bases que l'assemblage des prières publiques équivaille aux prières et aux expiations de la nation tout entière.

« C'est ici qu'apparaît dans tout son jour l'utilité sociale de la prière et des pèlerinages. Aux fictions politiques, constitutionnelles et parlementaires, nous opposons ainsi l'expression spontanée, éclatante et vraie, d'un *suffrage universel*, dont le maître souverain des événements et des hommes recueille les votes, fait le dénombrement et sanctionne les vœux, quand il lui plaît. Il n'y a pas d'autre moyen de remonter les pentes de la vérité et d'arriver à cette restauration de l'ordre chrétien qui est le terme de nos vœux et le but de nos luttes. Sans l'aide de Dieu, tous nos efforts, nous le répétons, seront vains; avec l'aide de Dieu, les moindres de nos efforts et ceux-là mêmes qui paraîtraient condamnés à la stérilité, peuvent aboutir à un

résultat décisif et victorieux. » (*Bien public*, de Gand, 3 mai 1874.)

7° Les *pèlerinages publics* sont tout particulièrement un *hommage solennel* rendu à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et cela était souverainement convenable. — N'est-ce pas, en effet, la personne adorable du Sauveur qui est spécialement en butte aux blasphèmes de l'impiété, contre lui particulièrement que nos esprits forts ont dirigé tous les traits de leur haine insensée, sur lui que retombent les coups qu'ils portent à la Révélation et à la foi, à la grâce et aux sacrements, à l'Église enfin, qui continue son œuvre ? Jésus-Christ, le Sauveur du monde, ils le haïssent de la haine de Satan qui les possède et les dirige ; mais c'est en vain qu'ils épuisent contre lui toutes les inventions de leur adresse diabolique et les efforts impuissants de leur fureur : le Seigneur se rira de leurs projets insensés et se moquera de leurs vains et inutiles efforts. Malgré ses ennemis, il vaincra, il régnera.

Cette royauté de Jésus-Christ, elle est reconnue, affirmée, proclamée solennellement par nos pèlerinages publics. — C'est de Jésus-Christ que nous attendons notre secours, à lui que nous

venons demander grâce ; c'est son nom sacré que nous invoquons, c'est sous son étendard que nous marchons ; ses insignes sont pour nous tout à la fois un bouclier, une arme, un ornement. Enfin, c'est à ses pieds que, prosternés et contrits, nous venons faire amende honorable pour nous, pour la France, pour tous les péchés du monde. — C'est à son cœur que nous venons nous consacrer, nous, nos familles et la nation tout entière. C'est là, comme à la source inépuisable des grâces, que nous venons, en notre nom, au nom des sociétés elles-mêmes, chercher le remède nécessaire et puiser la vie qui nous manque.

8° Qu'est-ce enfin que le *pèlerinage public* ? C'est l'expression la plus vraie et la plus saisissante *du culte* que la société chrétienne doit rendre à Dieu et l'un des moyens les plus puissants de ranimer dans les âmes la vie religieuse qui languit et meurt en un si grand nombre de chrétiens. — Nous l'avons déjà dit : les *pèlerinages publics* font pratiquer d'une manière excellente la *foi*, l'*espérance* et la *charité*, et renferment les principaux actes de la vertu de *religion* qui constituent le *culte intérieur*.

Mais, de plus, ils nous offrent la pratique du

culte extérieur et du *culte public*, comme il est évident. Les *prières communes*, les *chants*, les *insignes* du pèlerinage que l'on porte sur soi, les *processions*, les *voyages eux-mêmes*, tout sert de formule au *culte extérieur et public*. — Nous pourrions même dire que le pèlerinage est vraiment l'expression du *culte catholique*, envisagé dans sa plus large signification; car on y prie pour l'Église, pour le Souverain Pontife, pour la nation tout entière, en même temps que pour ses besoins particuliers. On y prie en union avec tous les catholiques dans une prière commune, publique, sociale.

J'ai ajouté que c'était un des moyens les plus puissants de ranimer dans les âmes la vie religieuse. Qui ne sait en effet que l'absence du culte extérieur et social a une fatale influence sur le culte intérieur? Que la foi qui n'est pas nourrie, entretenue par des pratiques extérieures, s'affaiblit et s'éteint peu à peu. Qui pourrait nier par conséquent que les démonstrations religieuses n'aient une grande, une puissante action sur les hommes pour exciter en eux la foi et ranimer la vie qui disparaissait?

C'est ainsi que ces manifestations solennelles nous rapprochent de Dieu et rapprochent Dieu de

nous. Nous avons tout perdu en nous éloignant de Dieu ; nous retrouvons tout en retrouvant Dieu.

CHAPITRE VI

TROISIÈME CARACTÈRE DES PÈLERINAGES PUBLICS

**Ils rapprochent les nations chrétiennes de l'Église, leur mère
et les unissent entre elles**

Parmi les précieux effets des pèlerinages nous devons signaler encore l'union plus intime qu'ils établissent entre ces nations et l'Église. Le Comité général des pèlerinages a parfaitement compris et exposé cette pensée.

Dès les premiers jours du printemps 1873, une députation de pèlerins allait demander la bénédiction du Saint-Père et la sollicitait en ces termes. « Notre compatriote Labre, le grand pèlerin des temps modernes, est venu terminer sa carrière au seuil du Vatican ; c'est sur le seuil du Vatican que nous voulons commencer la nôtre... Nous n'avons qu'un but, qu'une am-

bition dans nos pèlerinages, rendre à notre patrie sa mission, à l'Église sa fille aînée, au Pape son défenseur. Nous irons de sanctuaire en sanctuaire supplier le Cœur sacré de Jésus, prier sa Mère immaculée.» (5 mars 1873.)

Ainsi, entendons-le bien, c'est la bénédiction du Souverain Pontife que l'on sollicite pour inaugurer ces pèlerinages, c'est du seuil du Vatican que doit partir le mouvement qui va, dans ses ondulations successives, parcourir l'Europe et faire le tour du monde. — Là est le *point de départ*. — Le *but*, en ce qui concerne la France, est de *rendre à l'Église sa fille aînée* (devenue si coupable); au *Pape son défenseur* (après l'avoir si perfidement trahi). Aussi voyez comme ces deux choses sont constamment unies dans les prières des pèlerins; les *intérêts de l'Église* et ceux de la France. L'enfant de l'Église ne peut oublier les persécutions et les souffrances de Pie IX. L'Église viendra sans cesse dans notre cœur et dans nos vœux prendre la place qui lui est due, et c'est pour cela que nous ferons retentir si haut ces paroles qui sont l'expression de nos sentiments : *Sauvez Rome et la France par votre sacré Cœur* : par conséquent, l'un des *fruits* précieux recueil-

lis de ces pèlerinages sera d'aimer encore plus l'Église, notre Mère, et de nous serrer plus près de celui qui est si bien appelé *le Pape*, le père par excellence, celui de la famille chrétienne tout entière.

Mais les chrétiens ne peuvent resserrer les liens qui les unissent à l'Église sans resserrer en même temps ceux qui les unissent entre eux. Ces liens ont été brisés par l'*apostasie* dont nous avons parlé. En nous rapprochant du centre commun, nous nous rapprocherons nécessairement les uns des autres. — Rien ne saurait être plus heureux pour les peuples, comme pour les individus. — Mais comment résoudre ce problème si difficile d'une union souverainement désirable et qui est la condition de notre force?

On parle beaucoup d'*union* et même d'*unité* dans notre siècle. Depuis surtout que la facilité des communications a mis en rapport plus direct les différents peuples et même les différentes contrées de la terre, certains utopistes ont rêvé l'*unité* dans l'*universalité*. Autrefois, c'était la *monarchie universelle*, aujourd'hui c'est la *république universelle*. Ce n'est pas nous qui contesterons le besoin de cette union si désirable. Quand vit-on en effet une si complète con-

fusion dans les idées ? Quand les rivalités nationales divisèrent-elles plus profondément les peuples ? Quand la fièvre des intérêts opposés et des ambitions jalouses fut-elle plus ardente ? Quand enfin le spectre hideux de la guerre et le génie de la destruction se sont-ils montrés plus menaçants ?

Mais, je le demande de nouveau, comment résoudre ce problème et quel est le secret de cette unité ? Il est des hommes, nous le savons, qui veulent la trouver dans une fausse *liberté* et dans une *égalité* chimérique. — Vain espoir !... Avec de pareils éléments on peut démolir, on ne bâtit pas ; Dieu seul peut unir, car en l'aimant on aime aussi les hommes.

On me dira peut-être que les méchants sont unis ensemble et conspirent au même but ; que les membres des sociétés secrètes sont étroitement unis et marchent d'accord dans la même voie ; qu'un admirable concert règne dans les rangs de l'*Internationale*, comme le prouve, et la régularité de leurs mouvements, et la suite et l'ensemble de leurs opérations et de leurs manœuvres.

Mais tout cela ne suffit pas pour constituer une véritable union. Pourquoi : 1° parce que la

seule véritable union des créatures raisonnables est celle des esprits et des cœurs, des sentiments et des volontés. Sans doute, les membres de ces sociétés se conduisent d'après les mêmes principes et reçoivent le même mot d'ordre. Ils votent ensemble ; ils se mettent en grève le même jour ; imposent aux patrons les mêmes conditions ; ensemble, ils reprennent leurs travaux ; mais cela ne suffit pas pour constituer une union sérieuse et durable. Des brigands, qui seuls, isolés, ne se sentent pas en mesure de détrousser les voyageurs, peuvent s'entendre pour les attaquer et les piller. Mais, d'accord pour voler, le seront-ils pour partager ? 2° Cette union purement extérieure n'a pas de lien solide ; elle ne repose ni sur l'estime réciproque, ni sur l'amour mutuel ; elle n'a d'autre raison d'être que la facilité que chacun pense y trouver de réaliser ses rêves ambitieux et son injuste convoitise ; 3° enfin parce que cette prétendue union cessera d'exister aussitôt qu'elle n'aura plus sa raison d'être ; elle fera place à la division, dès que la société, qui n'avait été formée que pour détruire, aura réalisé son dessein. car alors il faudra partager, et ceux que la nécessité avait rapprochés seront divisés par l'intérêt.

La religion catholique, seule, sait unir et par l'union assurer la force aux sociétés qu'elle a fondées, parce que seule elle sait aimer Dieu et les hommes. C'est dans son sein que se trouve l'union des esprits, l'union des cœurs, l'unité dans la foi, l'unité dans la charité. Là, on reçoit le même enseignement, on possède la même doctrine ; les mêmes dogmes sont crus, les mêmes préceptes sont acceptés et le même culte suivi et pratiqué. On tend à un même but par le même chemin, celui de la sainteté. L'Église de Jésus-Christ a toujours présenté ce grand, ce magnifique spectacle, et seule elle pouvait réaliser l'idée d'un seul royaume dans le monde, le royaume de Jésus-Christ ; d'une seule famille sur la terre, la famille dans laquelle chacun reconnaît Dieu pour son Père et tous les hommes comme ses frères. C'est le seul bercail sous l'autorité d'un seul pasteur. *Erit unum ovile et unus pastor.*

Cette loi sacrée de l'unité religieuse, fondement de la véritable union dans la société, est la vie de l'Église catholique, elle a toujours été la condition de sa force et de sa prospérité ; mais c'est au jour du combat surtout, c'est quand elle voit se ruer sur elle les puissances de l'en-

fer, c'est quand l'astuce et la haine ont armé contre elle les multitudes égarées et qu'en vertu d'un complot satanique, elle est partout battue en brèche, poursuivie, persécutée, c'est alors, dis-je, qu'elle sent plus le besoin de conserver ses enfants dans cette précieuse union et la nécessité de serrer encore ses rangs.

Ce besoin vivement senti a, dans ces dernières années, fait naître plusieurs œuvres excellentes, dont les heureux fruits consolent et encouragent les cœurs chrétiens. Quel bien n'ont pas déjà produit les *cercles* catholiques d'ouvriers et les *comités* chargés de les organiser et de les diriger ? Que ne peut-on pas attendre du comité qui s'occupe de l'enseignement religieux et qui réclame pour l'Église l'exercice d'un *droit* qui lui appartient en propre et la liberté dont elle a besoin pour accomplir le devoir d'enseigner les nations que lui a imposé son divin fondateur !... Chaque nation catholique a vu se former quelques-unes de ces associations qui, en tous temps utiles, sont devenues nécessaires à notre époque pour lutter contre les sociétés secrètes dont le but est de combattre et de renverser l'Église de Jésus-Christ.

Mais, j'ose le dire, il est peu de moyen aussi

efficace que les pèlerinages pour fortifier, entretenir et perfectionner l'union qui doit exister entre tous les cœurs catholiques. Pourquoi cela ?

1^o Parce qu'en réveillant et ravivant le sentiment religieux, ils contribuent efficacement à faire croître et à développer dans tous les membres de l'Église la foi qui unit les intelligences et la charité qui unit les cœurs. Parce que ces réunions nombreuses et choisies, ces fêtes publiques et solennelles, ces prières ardentes et communes, contribuent puissamment à rehausser le culte, rendent à la société son caractère de société religieuse, montrent la religion sous son vrai point de vue et marquent aux yeux de tous l'Église catholique de ce double sceau d'unité et d'universalité qui lui conviennent exclusivement. Pourquoi encore ?

2^o Parce que le pèlerinage combat l'égoïsme, si propre à diviser les cœurs, et réunit et confond, dans une même pensée, dans une même intention, les différentes classes de la société. Par le pèlerinage, les habitants d'une même ville qui, peut-être, ne se connaissent pas, se trouvent réunis dans un même esprit, dirigés vers le même but, pour solliciter une même

grâce. Que dis-je ? des points les plus éloignés du royaume, du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest, des pèlerins viennent se donner la main et mêler ensemble leurs vœux, leurs prières, leurs voix et leurs cœurs. Ce n'est point encore assez ; les nations elles-mêmes se rapprochent, les peuples des différentes contrées de l'univers se donnent le même rendez-vous et viennent cimenter aux pieds des autels les liens d'une union sainte, catholique et divine.

3^o Pourquoi, enfin ? Parce que le pèlerinage dirige ces personnes si éloignées les unes des autres à un centre commun et, en les unissant à Dieu, les unit étroitement entre elles. Tel est, en effet, le but, tel est le résultat immédiat de ce pieux voyage : il rapproche le pèlerin de Dieu, de Dieu, qui est la vie, la lumière, le bien de toute société comme de tout individu. C'est à cette source unique et inépuisable que tous viennent puiser les mêmes eaux divines de la grâce, retremper leurs volontés, ranimer leur courage, raffermir leurs espérances. Et si cela est vrai de tout pèlerinage, combien plus de celui qui a pour terme le sanctuaire de Paray et pour premier objectif le Cœur adorable de Jésus-Christ. Ah ! n'est-ce pas ce Cœur sacré

qui est le lien intime de tous les cœurs chrétiens ? n'est-ce pas à ce foyer que s'allument tous les feux du zèle et les ardeurs de la charité ? n'est-ce pas dans cette source si pure que les âmes retrouvent leur première beauté ? n'est-ce pas sous la douce et puissante influence du Cœur de Jésus que les cœurs recouvrent la force et l'énergie qui leur faisait défaut ? Ce Cœur divin n'est-il pas le centre de la véritable unité et le principe de la parfaite charité ?

Les pèlerinages publics, envisagés à ce point de vue, sont donc une œuvre de zèle ; c'est un levier puissant pour faire sortir de leur torpeur les populations engourdies et faire passer et circuler en elles le principe de vie qui menaçait de disparaître et de s'éteindre. Ils cimentent l'union qui doit régner entre les individus, les différentes parties du royaume, les différentes nations. Ils rapprochent les peuples chrétiens de l'Église, leur mère, ils les unissent à Dieu dont ils s'étaient séparés par une honteuse et fatale *apostasie*.

CHAPITRE VII

DES QUATRE PRINCIPAUX PÈLERINAGES

Chaque pèlerinage, ayant pour terme un sanctuaire que Dieu a bien voulu consacrer par des faveurs particulières, est digne de nos respect ; et le visiter dans un esprit de religion, c'est entrer dans la pensée divine. On nous permettra, cependant, d'appeler plus particulièrement l'attention des pèlerins sur *quatre pèlerinages* qui ont, ce me semble, un caractère tout spécial et qui intéressent plus directement la piété de tous les chrétiens. Ce sont les pèlerinages de Terre-Sainte, au tombeau de Notre-Seigneur, les pèlerinages aux sanctuaires de Marie, les pèlerinages à Paray-le-Monial, en l'honneur du sacré Cœur, et les pèlerinages

à Rome. Les premiers ont pour objet plus spécial de réveiller et de fortifier *la foi*; les seconds encouragent et raniment *notre confiance*; les troisièmes excitent plus directement *notre amour* pour Jésus-Christ; les quatrièmes entretiennent les relations les plus précieuses entre le *chef visible de l'Église et tous ses enfants* et contribuent puissamment à resserrer les liens intimes qui les unissent.

ARTICLE PREMIER

Des Pèlerinages en Terre-Sainte et au saint Sépulcre

Le premier, le plus ancien et le plus solennel des pèlerinages, est celui qui a pour terme le tombeau du Sauveur. La paix n'était pas encore rendue à l'Église, on était encore dans l'ère sanglante des persécutions, et déjà les pèlerinages de Jérusalem étaient en honneur, déjà on visitait les Lieux saints, comme Métaphraste, dans ses écrits, l'assure de saint Nicolas, et Euzèbe de Césarée de saint Alexandre. Ce n'est pas d'aujourd'hui, disait saint Cyrille de Jérusalem (Cathéch. xvii), que date le concours des nations étrangères qui, de tous les pays, affluent

à Jérusalem : mais, ce qui se fait maintenant se faisait déjà autrefois et s'est pratiqué dès l'origine du christianisme. En effet, depuis la mort de Jésus-Christ, les Lieux saints n'ont pas cessé d'être visités par de nombreux pèlerins. Voici comment s'exprime saint Jérôme sur ce sujet dans sa lettre à sainte Marcelle. « Il serait long de dresser le catalogue de tous les évêques, de tous les martyrs, de tous les hommes distingués dans les sciences ecclésiastiques, qui, depuis l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à présent, sont venus à Jérusalem. Ces saints personnages se seraient reproché de manquer en quelque chose à ce que demandait d'eux la religion ; leur science leur eût paru incomplète, leur vertu imparfaite, s'ils n'avaient adoré Jésus-Christ dans la Terre-Sainte et sur le Calvaire, d'où sont partis les premiers rayons de l'Évangile qui ont éclairé l'univers. Ce qu'il y a de plus distingué dans les Gaules s'empresse de venir aux saints Lieux. A peine le Breton, qui habite d'autres terres, a-t-il fait quelques progrès dans la religion, que, s'éloignant de l'Occident, il s'avance à la recherche des pays qu'il ne connaît encore que par les Écritures et par la renommée. Que dirai-je des

Arméniens, des Perses, des Indiens, des Éthiopiens? On vient de l'Égypte, du Pont, de la Cappadoce, de la Syrie, de la Mésopotamie, de toutes les contrées de l'Orient, selon cette parole de Jésus-Christ : *Où se trouve le corps, là se trouveront les aigles...*, Nous voyons les chrétiens de tous les pays accourir à la Terre-Sainte où ils nous donnent le spectacle de toutes les vertus ; leur langage est bien différent, mais leur foi est une. » (V. Gretser, I, c. XXV.) « C'est comme une partie de notre foi, dit encore le même docteur, d'adorer les lieux foulés par le Sauveur et de contempler les vestiges encore récents de sa naissance, de sa passion et de sa croix. » (Ep. CLIV.) « La ville, dit-il ailleurs, est pleine d'une multitude venue de toutes les parties de la terre. » (Lett. XIII.) « Pas d'heure, pas de moments, où nous ne rencontrions de nouvelles troupes de frères, et la solitude des monastères fait place au mouvement et à l'agitation propres à une hôtellerie. » (*Præf.* l. VII, *in* Ezech.)

Les siècles suivants virent se continuer la chaîne non interrompue des pèlerinages de la Terre-Sainte. On trouvera dans Gretser (l. I, c. VI) les noms d'un grand nombre de personnages plus connus dans l'histoire, qui firent

le pèlerinage de Jérusalem dans les cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième, dixième et onzième siècles. — Le protectorat de la France sur les Lieux saints date de Charlemagne. C'est en l'an 800 que son ambassadeur auprès du calife Haroun-al-Raschid lui rapportait, de la part du successeur de Mahomet, les clefs du saint sépulcre, dont il lui céda la possession à perpétuité pour lui et ses successeurs : « A un roi chrétien, avait-il dit, le présent le plus agréable que je puisse offrir, ce sont les clefs du saint sépulcre. Portez-les lui de ma part et dites-lui, qu'en toute occasion il peut compter sur mon dévouement (*Hist. de l'Église*, par M. Darras, t. XVIII, p. 90).

Vinrent ensuite les *croisades*, qui eurent pour but de mettre un terme aux avanies de tout genre que les pèlerins catholiques avaient à subir en Orient de la part des fils de Mahomet, moins complaisants que Haroun-al-Raschid, et d'arracher le tombeau de Jésus-Christ à la tyrannie des infidèles : non contents de s'être emparés d'un pays qui ne leur appartenait pas, ils prétendaient empêcher les chrétiens de visiter le sépulcre où fut déposé le corps de Jésus-Christ et d'où il sortit vivant et glorieux.

Bientôt après les croisades, nous retrouvons à Jérusalem et dans les lieux sanctifiés par les principaux mystères de la vie du Sauveur les admirables *enfants de saint François*, qui, depuis plusieurs siècles, ont *gardé*, au nom de l'Église, les sanctuaires vénérés que visitent ordinairement les pèlerins de Terre-Sainte. C'est à leur constance et à leur courage que nous devons la conservation des monuments sacrés qui intéressent au plus haut point la piété des fidèles. En même temps que par leur piété, leurs prières et leurs souffrances, ils payaient à Jésus-Christ, comme les députés et les représentants de toute l'Église, le tribut d'hommage et de reconnaissance qui lui est dû à tant de titres, ils protégeaient les Lieux saints, facilitaient aux pèlerins l'accomplissement d'un voyage qui, sans eux, serait devenu impossible. Ils prirent soin des églises, ils élevèrent des hospices considérables. Par eux, différents sanctuaires furent entretenus, réparés, conservés, embellis; les pèlerins, protégés, nourris, assistés, défendus; les droits de l'Église soutenus dans les temps les plus mauvais. Forts de la protection des princes catholiques, abrités surtout du drapeau français, ils ont offert un asile générale-

ment respecté aux voyageurs de tous les pays, attirés à Jérusalem par leur piété, ou conduits par l'amour de la science dans ces régions intéressantes, qui furent le berceau de l'humanité et le théâtre à jamais mémorable des mystères de la Rédemption.

Voilà, je le répète, le premier, le plus ancien, le plus solennel pèlerinage en usage dans l'Église ; mais ce pèlerinage n'est-il pas *l'acte de foi* le plus éloquent formulé par tous les peuples catholiques réunis au tombeau du Sauveur, se perpétuant d'âge en âge, et, par une chaîne de voix non interrompue, redisant au monde et proclamant sans cesse devant l'univers et en face de l'islamisme, l'unité, la fermeté, la perpétuité de nos croyances religieuses ? N'est-ce pas le *credo* de l'Église se personnifiant dans les pèlerins, se formulant à Jérusalem dans toutes les langues, traversant les siècles en se retrem pant aux sources sacrées d'où il est sorti et proclamant bien haut la divinité de Jésus-Christ et de la religion sainte qu'il est venu établir ?

Qu'on le remarque, en effet ce ne sont pas ici des multitudes ignorantes et grossières qui s'en vont en aveugles honorer ce qu'elles ignorent

et se prosterner devant une idole. Ce sont les peuples les plus éclairés du monde, les nations les plus civilisées, et, parmi ces peuples, c'est l'élite de la société et ce qu'il y a de plus remarquable par la science et la vertu qui compose ces pèlerinages lointains et souvent périlleux.

Envisagé à ce point de vue, le pèlerinage de Terre-Sainte a une immense signification, une portée exceptionnelle, une très-grande importance, et nul peut-être n'est plus propre à nous révéler aussi clairement la véritable idée et le but élevé des pèlerinages.

Les *croisades* elles-mêmes ne furent que d'immenses pèlerinages institués par l'Europe entière. Rien n'est comparable à ces grandes manifestations où la chrétienté se trouvait représentée par les royaumes les plus florissants. Là, vingt peuples divers, oubliant leurs rivalités jalouses et leurs rancunes personnelles, s'unissaient sous le même drapeau, celui de la Croix, pour défendre et venger leur foi outragée, et donnaient à l'univers étonné le spectacle, unique peut être dans l'histoire, du courage chrétien élevant des armées nombreuses, des nations entières, les rois et les sujets, à la hauteur, de l'héroïsme et du martyre.

ARTICLE II

Pèlerinages aux sanctuaires de Marie

Il est pour l'homme malheureux, pour les sociétés égarées, un gage consolant d'espérance et de salut. Parvenu au sommet du Calvaire, Jésus allait y consommer son sacrifice, et, de son sang répandu jusqu'à la dernière goutte, signer le traité de paix entre Dieu et l'humanité coupable. Il venait d'être attaché à la croix et, comme le médiateur unique et universel, il était placé entre le ciel et la terre. En proie aux affreuses tortures de son cruel supplice et aux angoisses de l'âme mille fois plus terribles que les peines du corps, auxquelles le condamnait la justice de son père irrité par nos péchés, il était encore en butte aux injures que vomissaient contre lui des ennemis qui, loin d'être désarmés par son invincible patience, insultaient à ses indicibles douleurs; le divin Sauveur aperçoit sa sainte Mère au pied de la Croix où bientôt il va rendre le dernier soupir, et son amour, s'élevant au-dessus de ses atroces souffrances, rani-

mant par un effort suprême ses forces défaillantes, il recommande à sa mère son disciple bien-aimé et confie aux soins et à l'amour de Jean son auguste Mère.

Oserai-je appliquer aux circonstances actuelles cette remarquable particularité de la passion du Sauveur? Jésus a épuisé en notre faveur les merveilleuses inventions et les divines effusions de son amour; il nous a montré, dans son cœur même, embrasé pour les hommes d'une immense charité, la source inépuisable d'où partent toutes les grâces, il nous a adressé les plus douces et les plus puissantes invitations; il a fait un appel suprême à notre reconnaissance. Hélas! n'avons-nous pas été sourds à sa voix, insensibles aux témoignages de son infinie bonté? Il s'est tourné alors vers sa mère et lui a remis le soin de ses enfants ingrats; il s'est tourné vers nous et dans Marie il nous a montré notre refuge et notre salut, notre avocate et notre mère. N'est-ce pas ce que semble nous indiquer l'apparition de Marie à la *Salette*? et cette autre apparition non moins célèbre et consolante, à *Lourdes*: *Femme, voilà votre fils, Fils, voilà votre mère?* — Reproches et encouragements, crainte et espérance, repentir et prière, voilà

ce que nous prêchent ces deux apparitions. Elles ont eu lieu en France; mais elles regardent l'univers tout entier. C'est à sa Mère qu'a recours l'enfant coupable qui veut désarmer la colère de son Père; c'est à Marie que les enfants de l'Église ont eu constamment recours dans leurs afflictions et leurs dangers. Fidèles à la recommandation de Jésus, les nations catholiques, dans tous les siècles, ont cherché dans l'auguste Mère de Dieu leur refuge et leur appui. Cette tradition constante, qui a son principe dans l'amour et la foi, s'est formulée de nos jours avec un éclat incomparable. Les prodiges de grâces de la part de Marie ont provoqué des merveilles de reconnaissance et de dévotion de la part des fidèles; et la postérité la plus reculée retrouvera, gravée dans les monuments élevés à la Salette et à Lourdes, la vérité et la réalisation de cette double parole du Sauveur : *Femme, voilà votre fils. Fils, voilà votre mère!* la tendresse de Marie pour les enfants de l'Église et le tendre amour, la vive reconnaissance des enfants de l'Église pour la mère du Sauveur, qui est aussi la leur : *Mulier ecce filius tuus... Fili, ecce mater tua.*

Aussi le caractère propre de ces pèlerinages

semble être la confiance. Marie se montre à nous comme un gage d'espérance, *spes nostra* ; Mère tendre, elle nous adresse ses plaintes, ses avertissements, ses reproches et même ses menaces ; elle nous donne aussi des encouragements, elle excite notre confiance et va jusqu'à nous faire des promesses. Elle les confirme par les guérisons miraculeuses qui se sont opérées, nombreuses, éclatantes, surtout dans les sanctuaires vénérés de la Salette et de Lourdes. Ainsi le sceau de la puissance divine est venu compléter ce que l'apparition merveilleuse de Marie avait commencé. Dieu a pris soin d'accréditer lui-même notre confiance en sa sainte Mère par des faveurs extraordinaires, et ces pèlerinages sont de nos jours fréquentés par un si grand nombre de personnes que nous pourrions, sans crainte de nous tromper, avancer cette proposition : Le concours si considérable des pèlerins à Lourdes et à la Salette serait, à lui seul, un *vrai miracle*, s'il n'avait pour cause des miracles évidents et incontestables.

Est-il besoin de dire que ces pèlerinages aux sanctuaires vénérés de la Salette et de Lourdes ont été, comme les autres, des manifestations

religieuses, publiques et sociales, par lesquelles la nation honorait Dieu, invoquait Marie, affirmait hautement sa foi, proclamait sa confiance et flétrissait énergiquement les dégradantes doctrines de l'impiété ?

En voulez-vous une preuve ? Écoutez le vœu que Mgr l'archevêque d'Auch prononçait à Lourdes, le 6 octobre 1872, au nom du comité des pèlerins, de toute la France :

« O Marie, Vierge Immaculée, Notre-Dame de Lourdes, vous voyez à vos pieds tous vos enfants.

« Nous sommes venus, envoyés de tous les départements de notre France, vous rappeler que notre peuple est votre peuple, et qu'obéissant à votre voix, il veut de nouveau vous dire qu'en vous est sa foi et son espérance.

« Nous venons vous remercier de vos apparitions miraculeuses, nous venons vous demander de nous ramener à votre cher fils Notre-Seigneur et d'obtenir pour la France pardon et miséricorde.

« Nous promettons de redevenir chrétiens : nous voulons faire réparation publique et solennelle des outrages qui sont faits à la divinité de notre bien-aimé sauveur Jésus-Christ :

nous attestons la foi de notre France et nous avons confiance. Donnez-nous la charité et nous vivrons ; effacez les douleurs de notre patrie, refaites la France en nous rendant nos malheureux frères. Elle est toujours la fille aînée de l'Église ; elle croit, elle aime, elle prie, et vous êtes sa reine ; elle est sûre de son salut et de redevenir par vous la vieille et puissante nation catholique. » *(La France à Lourdes.)*

ARTICLE III

Pèlerinages à Paray-le-Monial en l'honneur du sacré Cœur

Si le pèlerinage de *Terre-Sainte*, qui a pour terme le *sépulcre* glorieux du Sauveur et les pays fortunés qu'éclairèrent avant tous les autres les rayons bienfaisants du Soleil de Justice ! est le premier, le plus ancien et le plus solennel des pèlerinages catholiques, il en est un autre qui excite au plus haut point l'intérêt du cœur chrétien et doit avoir pour les enfants de l'Église un puissant, un irrésistible attrait. Nous voulons parler du *pèlerinage en l'honneur du sacré Cœur*, à *Paray-le-Monial*. C'est dans cette ville, en effet, c'est au cœur même

des nations catholiques où le divin Sauveur continue, dans sa vie eucharistique, la mission laborieuse qu'il a entreprise pour notre salut ; c'est au sacrement adorable des autels, dans cette chapelle si privilégiée de la Visitation, que, montrant son Cœur adorable à sa fidèle servante, la bienheureuse Marguerite-Marie, Jésus-Christ nous a manifesté dans ces derniers âges du monde, d'une manière plus sensible, l'excès de son amour pour les hommes. C'est là qu'aux trop justes reproches faits à notre ingratitude il ajouta les promesses les plus solennelles et les plus précieuses. Là, enfin, qu'il a révélé aux sociétés languissantes et malades le remède admirable qui peut guérir tous nos maux.

Écoutons le récit de cette manifestation divine, qui, du reste, s'est reproduite en faveur de la bienheureuse en plusieurs circonstances et que la haute approbation de l'Église et la béatification de la servante de Dieu ne nous permettent pas de révoquer en doute. Voici comment elle raconte elle-même le fait :

« Étant une fois devant le saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des

grâces excessives de son amour et me sentis touchée du désir de quelque retour et de lui rendre amour pour amour. Il me dit : « Tu « ne m'en peux rendre un plus grand qu'en fai-
« sant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. »

« Alors, me découvrant son divin Cœur :

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes,
« qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se
« consommer pour leur témoigner son amour.
« Et, pour reconnaissance, je ne reçois de la
« plupart que des ingratitude, par leurs irré-
« vérences et leurs sacrilèges, et par leurs froi-
« deurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans
« ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est en-
« core plus sensible, c'est que ce sont des cœurs
« qui me sont consacrés qui en usent ainsi.

« C'est pour cela que je te demande que le
« premier vendredi d'après l'octave du saint
« Sacrement soit dédié à une fête particulière
« pour honorer mon Cœur, en communiant ce
« jour-là et en lui faisant réparation d'honneur
« par une amende honorable, pour réparer les
« indignités qu'il a reçues pendant le temps
« qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets
« aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre
« avec abondance les influences de son divin

« amour sur ceux qui lui rendront cet honneur
« et qui procureront qu'il lui soit rendu. »

Telles sont les touchantes paroles que Jésus-Christ adressa à sa servante. On croit les entendre encore dans la modeste et pieuse chapelle où elles sortirent la première fois de la bouche, j'allais dire, du Cœur même de Jésus. Aussi quelles impressions douces et puissantes éprouve le chrétien quand il entre dans ce lieu sanctifié tant de fois par la présence sensible de Jésus et se trouve comme perdu dans le rayonnement sacré de son amour ! C'est ce qu'on ne comprend qu'après l'avoir éprouvé. Il y a dans ce sanctuaire une puissance d'attrait qu'on ne trouve nulle part ailleurs ; l'âme y est intimement saisie, subjuguée et plongée dans une atmosphère divine. Elle n'en sort qu'avec peine et ne s'éloigne qu'à regret de cet autel où il lui semble voir encore l'aimable Sauveur des hommes, avec ce regard si tendre et si pénétrant, et dont la présence, l'amour et l'action se font sentir si vivement. On ne s'étonne que d'une chose, c'est que l'homme ingrat ait attendu si longtemps pour témoigner à Jésus-Christ sa reconnaissance d'un si grand bienfait. Mais aussi, avec quels transports ne l'a-t-il pas fait

dans le remarquable pèlerinage qui s'est accompli l'année dernière. Ah ! c'est ici surtout que l'esprit qui doit animer le pèlerin s'est manifesté avec tout son éclat. C'est à Paray surtout que se trouvait à sa place la grande, la solennelle *amende honorable* de la France humiliée et repentante. C'est en face de dix-neuf siècles d'amour et de bienfaits de la part de Dieu, d'ingratitude et de désordres de la part des hommes, des faveurs précieuses accordées à la France et des crimes énormes dont elle est coupable, que le chrétien pouvait justement s'écrier plein d'amour et de regret : *Parce Domine, parce populo tuo*. C'est à Paray surtout, c'est au lieu même où, pour obtenir notre amour et notre cœur, Jésus-Christ nous avait montré le sien environné de flammes et nous avait adressé de si touchantes invitations, qu'une *consécration générale* de la France au Cœur de Jésus se plaçait tout naturellement. Il eût été convenable sans doute que la nation entière et tous les ordres de l'État, que tous les diocèses, toutes les villes, toutes les paroisses, toutes les familles mêmes fussent représentées dans cette circonstance solennelle. Ce sentiment a été compris, et l'élite de nos députés catholiques, obéis-

sant aux inspirations de leurs cœurs et de leur foi et devinant les désirs de leurs frères, se sont faits nos interprètes auprès du Sauveur du monde. Qu'on nous permette de reproduire ici les nobles et belles paroles prononcées en cette occasion.

Après la communion, à laquelle les députés avaient participé, et l'action de grâces, M. de Belcastel, cédant aux instances d'un de ses collègues, répondant aux sentiments de tous et obéissant aussi à un mouvement spontané, se lève, s'avance au pied de l'autel, et, d'une voix émue, mais ferme, pénétrée et pénétrante, il prononce l'acte sublime de consécration que voici :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

« Très-sacré Cœur de Jésus, nous venons nous consacrer à vous, nous et nos collègues, qui nous sont unis de sentiments.

« Nous vous demandons de nous pardonner tout le mal que nous avons commis et de pardonner aussi à tous ceux qui vivent séparés de vous.

« Pour la part que nous pouvons y prendre, et dans la mesure qui nous appartient, nous vous consacrons aussi, de toute la force de nos

désirs, la France, notre patrie bien-aimée, avec toutes ses provinces, avec ses œuvres de foi et de charité. Nous vous demandons de régner sur elle par toute la puissance de votre grâce et de votre saint amour. Et nous-mêmes, pèlerins de votre sacré Cœur, adorateurs et convives de votre grand sacrement, disciples très-fidèles du Siège infaillible de saint Pierre, dont nous sommes heureux aujourd'hui de célébrer la fête, nous nous consacrons à votre service, ô Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, vous demandant humblement la grâce d'être tout à vous, en ce monde et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. » (*Pèler. du S. C.* p., 251.)

Le pèlerinage ne pouvait être mieux formulé.

Nous ne saurions passer sous silence la belle et touchante supplique que nos frères de Belgique, venus en pèlerinage à Paray-le-Monial, ont adressée à cette occasion au Souverain Pontife. Elle restera comme un témoignage éclatant de leur foi et de leur piété : qu'ils veuillent bien recevoir ici nos félicitations pour des vœux si nobles et si chrétiens et nos re-

merciments pour le sympathique intérêt qui les attache à la France malheureuse et coupable.

Très-Saint Père,

Les enfants de la Belgique, venus en pèlerinage à Paray-le-Monial, voulant témoigner, avant leur départ, leur ardente reconnaissance au sacré Cœur de Jésus et faire éclater leur profond attachement à Votre Sainteté, dont la cause sacrée a décidé leur pieux voyage ; heureux d'exprimer leurs sympathies pour cette France, grande malgré ses désastres, pour cette France qu'ils sentent si bien leur sœur dans la foi et qu'ils voient avec tant de bonheur reconquérir son titre glorieux de Fille aînée de l'Église :

Très-Saint Père, les enfants de la Belgique, humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté, osent exprimer un vœu qui est peut-être, Votre Sainteté en jugera, une inspiration du sacré Cœur de Jésus.

En se détachant de Jésus-Christ, la société a touché le fond des abîmes ; mais votre bouche auguste l'a prononcé, Très-Saint Père, c'est le sacré Cœur qui la sauvera.

Oui, dans ces jours où la charité s'est refroidie et où il a été donné à la puissance du Prince des ténèbres de se déchaîner pour un temps, le sacré Cœur nous a été révélé, dans une lumière nouvelle, comme foyer unique de toute vérité et de tout amour.

Oh ! qu'il nous tarde de voir la chrétienté tout entière répondre au suprême appel du Dieu riche en miséricorde ! Conviez-l'y vous-même, Très-Saint Père,

consacrez-la au Cœur de Jésus, vous, son chef sur la terre, son guide infallible, son père et son modèle bien-aimé ! Ordonnez, nous vous en conjurons, qu'en un même jour, sous tous les cieux, sur toutes les plages, dans une prière commune et universelle, la grande famille des chrétiens réponde à l'appel du Cœur de Jésus en se consacrant à lui dans un nouvel élan de foi, d'espérance et de charité ! (Interruption, acclamations : *Vive Pie IX!*)

Telle est, Très-Saint Père, l'humble supplique que nous venons déposer à vos pieds, nous, vos fils de Belgique, les enfants de cette terre consacrée par nos évêques au sacré Cœur de Jésus, auprès des restes vénérés de la bienheureuse Marguerite-Marie, et encouragés dans cette démarche par le vénérable évêque du diocèse, qui nous donne aujourd'hui une hospitalité si française et si chrétienne. (Applaudissements : *Vive le sacré Cœur! Vive Pie IX! Vive Monseigneur d'Autun!*) (*Pèler. du S. C.*, p. 215.)

Ces vœux essentiellement catholiques seront compris de toutes les âmes où règne la charité, mais ils ne pouvaient être mieux placés que dans la bouche des pèlerins du sacré Cœur. C'est bien là qu'ils devaient naître et se faire jour. Le Cœur de Jésus seul pouvait les produire, seul il peut les réaliser.

N'est-ce pas cette pensée d'une sainte et divine union à resserrer, à cimenter entre toutes

les nations catholiques, qui a suggéré l'idée du monument que l'on se propose d'établir à Paray-le-Monial, au berceau de la dévotion au sacré Cœur, et qui doit tout à la fois être l'expression de la reconnaissance des catholiques de tous les pays pour les bienfaits du divin Sauveur et servir de trait d'union entre toutes les nations qui reconnaissent l'Église pour leur mère. Là, autour de l'autel principal, les catholiques anglais, irlandais, américains, mexicains, canadiens, belges, hollandais, espagnols, autrichiens, allemands, italiens, etc., en un mot, toutes les nations auront une chapelle qui sera leur chapelle, un autel qui sera leur autel, sous le vocable du saint qu'elles invoquent comme leur patron spécial ; et tous ces saints patrons, invités par la foi des fidèles à se placer là en adoration et à se tenir comme des sentinelles vigilantes devant le sacré Cœur, ne cesseront d'intercéder pour leur patrie et leurs compatriotes (*Messenger du sacré Cœur*, mai 1874).

ARTICLE IV

Pèlerinages aux tombeaux des apôtres

C'est un fait incontestable que, dès les premiers temps de l'Église, on s'est fait un devoir de visiter les tombeaux vénérés des saints et surtout des martyrs, et de se rendre pieusement aux sanctuaires qui leur étaient consacrés pour les honorer et les invoquer ; il n'est pas moins certain que cet usage a été confirmé par une infinité de miracles. — Mais parmi ces différents sanctuaires, il en est un qui fut toujours, de la part des enfants de l'Église, l'objet d'un culte particulier ; c'est celui qui renferme les restes précieux des *saints apôtres Pierre et Paul* ; de telle sorte que la visite de ce saint lieu était considérée comme un témoignage que l'on était en communion avec l'Église catholique, selon la remarque de Baronius, qui s'appuie sur l'autorité d'Optat de Milève. Le vénérable Bède écrivait que, de son temps, le *nombre des pèlerins* qui se rendaient à Rome pour y visiter le tombeau des saints apôtres était très-consi-

dérable. — « De nos jours, dit-il, un grand nombre d'Anglais, de toute condition et de tout sexe, des hommes publics et de simples particuliers, poussés par l'amour de Dieu, ont coutume d'aller à Rome, et parmi eux je puis compter mon très-vénérable abbé, âgé de soixante-quatorze ans. »

Mais, indépendamment des nombreux pèlerins qui se rendaient à Rome en toute saison, le jour de la fête des saints apôtres était l'époque d'un concours immense, dès le temps de sainte Pulchérie, ainsi que le prouve la lettre que lui écrivit l'impératrice Galla Placidia Augusta et qui se trouve dans le préambule des actes du concile de Chalcédoine. Il existe un décret des papes *Anaclet* et *Zacharie*, en vertu duquel les évêques voisins de Rome devaient venir chaque année, aux ides de mai, visiter les églises consacrées aux saints apôtres ; ceux qui étaient trop éloignés suppléaient à leur présence par une lettre.

D'après ce décret, il semblerait qu'à cette époque la fête de saint Pierre et de saint Paul se célébrait le 13 mai. — Pour les évêques de *Sicile*, ce pèlerinage n'était exigé que tous les trois ans, et, depuis saint Grégoire, tous les

cinq ans seulement. Il serait trop long de faire le catalogue des rois et des personnages illustres qui ont fait le pèlerinage de Rome au tombeau des saints apôtres. Charlemagne l'entreprit quatre fois.

Dans le passé, comme de nos jours encore, les pèlerinages ont eu des ennemis et des détracteurs ; *Claude de Turin* s'opposait de tout son pouvoir à ce que l'on fit des pèlerinages à Rome, il traitait de fous et d'insensés ceux qui se rendaient *ad limina apostolorum*. — « Vous vous croyez une lumière pour briller au milieu de la nuit, lui répond *Jonas, évêque d'Orléans* ; mais vous êtes plongé dans les ténèbres de votre perversité. Lumière à vos yeux, vous n'êtes en réalité que ténèbres pour le public ; c'est par envie et par jalousie que vous attaquez les pèlerinages, et particulièrement celui de saint Pierre et des saints apôtres, parce qu'on y porte de riches offrandes (*Gretser de S. Peregr.*).

L'affluence des pèlerins à la solennité de la fête donna-t-elle naissance au grand *jubilé* qui, à des époques fixes, amène régulièrement à Rome un si grand nombre de pèlerins, ou ce *jubilé* a-t-il été introduit dans l'Église, indépendamment de la fête ? C'est ce que nous ne

saillions déterminer. Ce qu'il y a de certain, c'est que Boniface VIII, qui fixa le jubilé à chaque siècle, ne fit que régulariser une pratique existante ; les indulgences attachées au jubilé furent confirmées mais non établies ; il ratifia ce qui avait été accordé bien longtemps auparavant. Cette vérité est attestée par la bulle même de Boniface VIII. — Clément V, pour donner à chaque génération plus de facilité de faire ce consolant pèlerinage, réduisit de moitié l'intervalle qui s'écoulait d'un jubilé à l'autre ; au lieu d'un siècle il n'exigea que cinquante ans. Urbain VI se contenta de trente-trois ans, et plus tard Paul II décida que ce jubilé se renouvellerait tous les vingt-cinq ans, comme cela existe encore maintenant. Ce qu'il y a de certain c'est que ce pèlerinage, ainsi déterminé par l'Église, a constamment attiré à Rome, pendant l'année du jubilé, une affluence très-considérable de pèlerins ; on ne s'en étonnera pas, si l'on considère que ce n'est pas uniquement l'honneur que l'on veut rendre aux saints apôtres qui conduit à Rome un si grand nombre de chrétiens. Rome, en effet, est la ville sainte, la ville des martyrs, la ville des monuments sacrés et profanes ; Rome est le centre de la catholicité. —

C'est là que réside le Vicaire de Jésus-Christ, de là comme de la tête partent le mouvement et la direction qui s'étendent à toutes les contrées catholiques, c'est de là que dérivent tous les pouvoirs ; Rome est le cœur de l'Église, et comme c'est au cœur que se forme et se renouvelle le sang qui communique la vie à tous les membres, c'est à Rome qu'on vient de toutes parts demander la lumière, le conseil, la consolation et le secours, la vie spirituelle en un mot. Ce que l'on demande à Pierre, on le demande à son successeur.

Mais ce qui a existé de tout temps se manifeste de nos jours avec un incomparable éclat : il y a cinquante ans seulement, les relations de la chrétienté avec Rome étaient encore plus ou moins rares et plus ou moins difficiles. — Sans doute le Pape était reconnu et honoré comme le chef et le père de la catholicité ; mais son action disparaissait dans le lointain de l'espace, elle n'était sensible et aperçue que dans les circonstances extraordinaires. Il n'en est pas ainsi actuellement. Grâce à la vapeur, aux chemins de fer, les voyages sont faciles et courts ; les correspondances actives et sûres ; le télégraphe les multiplie encore davantage. — A notre époque, on pourrait dire que toutes les parties

du monde sont présentes à Rome et que Rome est présente à toutes les parties du monde. Qui n'a pas entendu parler cent fois de l'immortel Pontife et quel est le voyageur tant soit peu distingué qui ne se soit pas procuré la consolation de le voir ? Quel est le pays où n'arrive pas sa voix, aussi puissante qu'elle est douce ; où l'on n'entend pas les échos de sa parole. reproduits par la presse en toutes les langues ? Son action, aussi ferme que paternelle, atteint d'un bout du monde à l'autre ; elle veille aux grandes choses, elle ne dédaigne pas les petites. Les puissants de la terre ont-ils besoin qu'on leur rappelle leur devoir : Pie IX fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre la *vérité*, qui est toujours *reine*, alors même qu'on l'opprime : il proclame le *droit*, qui conserve sa force, alors même qu'on le foule aux pieds. Les peuples opprimés et malheureux ont-ils besoin de consolation, d'encouragements, d'espérance : un rayon parti du Vatican viendra ranimer le courage et fera rennaître la confiance. Le mourant désire-t-il la bénédiction de son père avant de quitter cette terre : le télégraphe la lui apporte bien vite. La mère veut-elle attirer les faveurs divines sur un enfant

nouveau-né : elle les demande au représentant de Jésus-Christ, elle est exaucée. Ce que l'âme est au corps, si je puis me servir de cette comparaison, le Pape l'est à l'Église. — Ce que le soleil est à la terre, qu'il éclaire et féconde, la papauté l'est au monde. Non, jamais il n'y eut entre le chef et ses membres, entre le Pape et les fidèles, une union plus intime, plus efficace. Grâce à cette union, le corps épiscopal, puisant ses inspirations à la source pure, inaltérable, vit de sa vie, participe à sa puissance et se trouve couronné de son auréole.

Il nous serait impossible de dire les immenses avantages qui découlent pour l'Église tout entière des *pèlerinages* dont Rome est le terme. Pour le père commun des fidèles, quelle consolation ! Pour ses enfants, quel secours, quelles lumières ! Pour tous, quelle force, quelle puissance !

Est-il un palais dans l'univers qui voit affluer tant de cœurs amis et se renouveler tant de sympathiques démonstrations que la prison du Vatican ? Trouverait-on, dans la série des siècles, un monarque, si grand, si puissant que vous le supposiez, qui ait été l'objet de tant d'amour, de tant de dévouement, que le

Pontife-Roi, dépouillé de ses États et livré sans défense à ses ennemis ? Ah ! c'est qu'en lui on reconnaît, on visite, on honore Jésus-Christ dont il est le représentant !... Que ce pèlerinage soit donc cher à tous les cœurs catholiques. — Allez à ce nouveau Joseph, pressez-vous au Vatican, Romains restés fidèles ; au nom de la chrétienté, offrez vos hommages à Pie IX. — Allez à Joseph, rendez-vous au Vatican, catholiques de toutes les parties de l'Italie ; que Pie IX retrouve dans votre dévouement un légitime dédommagement aux lâches trahisons d'un gouvernement spoliateur. — Allez à Joseph, venez à Rome, catholiques français, allemands, espagnols, anglais, belges, hollandais et américains, venez de toutes les contrées de la terre protester contre l'apostasie de tous les gouvernements, — Allons à Rome affirmer que nous sommes les enfants de l'Église, que Pie IX est notre père, que nous tous, disciples de Jésus-Christ, nous professons la même foi, nous sommes animés de la même espérance et que nos cœurs sont possédés d'un même amour pour la vérité et la vertu, d'une même haine pour l'injustice et le vice. — Rome est le lien qui nous rattache, le Saint-Père est la clef de voûte

qui soutient l'édifice, et nous unissons dans une même affection Jésus-Christ et la sainte Église. — C'est ce que nous dit le pèlerinage fait au tombeau des apôtres ; c'est le sentiment qu'il réveille, entretient et développe en nous, et c'est là ce qui doit le rendre très-particulièrement cher à tous les enfants de l'Église.

Écoutez comment s'exprimait, ces jours derniers, un membre du pèlerinage américain se rendant à Rome.

« L'industrie, qui a fait tant de mal, doit faire au moins un peu de bien. Certes, à quelles œuvres impies, détestables, à quelles ruines matérielles et morales n'ont pas servi les chemins de fer et la vapeur ! Cependant, regardez dans ces trains lancées à toute vitesse : quels sont ces hommes qui viennent de loin et vont au loin ? Quelle est cette merveille ? Cela, Messieurs, c'est *l'unité catholique qui passe, et dans sa course, elle rassemble le monde pour le jeter soumis aux pieds de Jésus-Christ.* » (R. P. Forbes, *Univers* du 2 juin 1874.)

Nous ne saurions oublier en ce moment que l'année 1875 sera pour nous l'année *jubilair*e, et nous acceptons volontiers l'augure du *Times*, dont voici les remarquables paroles :

- « Dans l'année 1875, nous aurons le jubilé. l'année sainte ; et ceux qui se rappellent 1825 savent quel enthousiasme s'empare en pareil temps des masses catholiques, quelles longues processions on fait à tous les sanctuaires et surtout à ceux de la capitale du monde chrétien.
- Les pèlerinages d'aujourd'hui ne sont qu'un prélude de l'entraînement qui portera les peuples vers Rome dans l'année sainte. Le mouvement grandira, cette année-ci et l'année prochaine avec un progrès inouï, jusqu'à ce qu'enfin l'enthousiasme arrive à son comble en 1875. » (*Times*, 1873.)
-

ARTICLE V

Des autres pèlerinages en général

Si nous devons favoriser plus particulièrement les pèlerinages les plus célèbres, nous ne devons pas oublier cependant les autres sanctuaires qui, par leur nombre et la facilité de l'accès, offrent à la piété des pèlerins une ressource précieuse.

Il n'est pas de diocèse en France, et peut-être en Europe, qui ne possède quelque sanctuaire plus ou moins célèbre par les miracles qui s'y sont opérés, le culte particulier que l'on y rend à quelque saint protecteur, le concours qui s'y fait au jour où l'on célèbre sa fête.

Cette dévotion, souverainement respectable dans son origine, a généralement sa source dans l'action providentielle qu'exerça jadis tel saint pour la conversion ou la sanctification d'une ville, dont il fut le pasteur; d'une contrée, d'une royaume qu'il arrosa de son sang, où dont il fut la lumière et le protecteur; et les témoignages surnaturels qui ont révélé sa puis-

sance auprès de Dieu (ainsi en est-il de *saint Martin, de saint Remi, de sainte Geneviève, etc.*) Mais de plus, nous pouvons dire que le moyen employé par la divine Providence pour commencer l'œuvre est ordinairement destiné à la promouvoir et à la développer. C'est donc secourir la Providence dans l'œuvre de notre salut, c'est entrer dans les desseins de Dieu que d'invoquer et d'honorer ceux dont il s'est servi d'abord pour la sanctification du pays auquel nous appartenons ; Dieu veut qu'ils soient honorés non-seulement dans le ciel, mais même sur la terre où ils continuent leur apostolat.

Ce n'a pas été un des moindres résultats des manifestations religieuses dont nous avons été témoins, ces dernières années, que de remettre en honneur un grand nombre de pèlerinages à peu près oubliés et de ramener les fidèles à ces antiques sanctuaires où nos pères ont prié avec tant de ferveur.

Qu'est-ce, en effet, qu'un sanctuaire dans une ville, une contrée ? C'est une source divine d'où découlent les eaux de la grâce sur la ville, sur la contrée tout entière ; où l'on vient chercher la santé de l'âme et quelquefois celle du corps ; où l'on trouve la consolation dans les

peines de la vie, le conseil et la force dans les circonstances difficiles. Ce qu'est pour un pays un fleuve abondant dont les eaux arrosent les campagnes et portent en tous lieux la fraîcheur et la fécondité, les sanctuaires vénérés, terme de nos pèlerinages, le sont au point de vue spirituel.

Qu'une ville se glorifie de posséder une de ces écoles célèbres où de toutes parts affluent de nombreux étudiants, et qui répand au loin le rayonnement de la science et l'éclat de son enseignement; qu'elle s'honore d'avoir produit quelqu'un de ces hommes éminents qui font la gloire de leur pays, après en avoir été les bienfaiteurs et les pères; nous le comprenons. Mais qu'elle ne fût pas fière d'avoir donné le jour à quelqu'un de ces héros que l'Église a placés sur ses autels et qui ont laissé dans l'histoire et dans la contrée les traces ineffaçables de leurs vertus, de leurs lumières, de leur puissance surnaturelle et de leur immense charité, nous ne le comprendrions pas. Disons-le cependant : de nos jours on se montre très-empressé pour exalter toutes les gloires humaines; on élève quelquefois un piédestal, aux proportions colossales, à des hommes qui en réalité furent

bien petits, et nos véritables illustrations, les saints, que Dieu a couronnés pour toute l'éternité et qui ont été pour nous le canal de ses grâces, l'instrument de ses miséricordes, nos véritables pères et les pères de la patrie, sont mis en oubli ; leurs tombeaux, si souvent illustrés par des miracles, ne sont plus visités, et la voix éloquente de leurs vertus n'est plus entendue, elle n'est pas comprise. Serait-il impossible de remédier à ce désordre, de faire cesser cet injuste oubli et de mettre un terme à une coupable ingratitude ? L'indifférence vient ordinairement de l'ignorance. Une notice intéressante qui, dans chaque diocèse, remettrait en lumière ces belles, ces grandes figures, et nous rappellerait l'origine de nos sanctuaires ; une notice qui, s'inspirant de l'histoire, nous redirait ce que ces saints ont fait pour le pays, ce qu'ils peuvent faire encore, suffirait peut-être pour opérer cette merveille. Elle y contribuerait du moins, et les matériaux ne manqueraient pas.

Quelle n'a pas été jadis la célébrité d'un grand nombre de nos sanctuaires et qui pourrait raconter les miracles de grâces qui ont autorisé les pieux pèlerinages de Chartres, du

Puy, de Fourvière? Qu'est-ce que la France ne doit pas à saint Michel, à sainte Anne, à saint Martin, à sainte Geneviève, à saint François Régis, dont le tombeau est de nos jours encore glorifié par tant de prodiges!

Quand on voit nos pays catholiques semés partout de sanctuaires élevés en l'honneur de Marie, des anges et des saints (en France seulement on compte plus de trente cathédrales consacrées à la sainte Vierge; des milliers d'autres sanctuaires lui ont été bâtis); quand on considère la part que les saints ont toujours occupée dans le culte catholique, on comprend mieux comment Dieu, qui a voulu se servir d'eux ici-bas pour la conversion des pécheurs et la sanctification des âmes, a voulu qu'ils continuassent du haut du ciel leur noble et utile apostolat, qu'ils fussent glorifiés ici-bas, et pourquoi nous devons les honorer et les invoquer. Oui, le culte de *dulie*, qui convient aux saints, et celui d'*hyperdulie*, qui ne convient qu'à Marie, sont écrits en traits ineffaçables non-seulement dans l'histoire, mais encore dans des monuments sans nombre: ces églises, ces sanctuaires, ces pèlerinages, nous disent éloquemment ce que l'Église a toujours cru, tou-

chant le culte des saints, et donnent un solennel démenti à la doctrine protestante. Mais si telle est l'économie de la divine Providence, qui veut employer les causes secondes pour opérer ses plus étonnantes merveilles, si Dieu veut se servir des saints pour nous aider à le devenir nous-mêmes, n'est-ce pas un devoir pour nous de recourir à ceux qui doivent être nos intermédiaires auprès de sa divine majesté? Si Dieu veut que ses amis soient glorifiés sur cette terre, n'est-ce pas entrer dans sa pensée et faire sa volonté que de remettre leur culte en honneur et de ressusciter les pieuses visites que nos ancêtres faisaient à leurs sanctuaires avec tant d'empressement et de consolation? *Fruit* des grands pèlerinages, ces pèlerinages partiels et particuliers sont aussi un puissant *moyen* d'entretenir le mouvement religieux qui rapproche les chrétiens de Jésus-Christ et contribue à leur rendre la vie.

CHAPITRE VIII

JUSTIFICATION DES PÈLERINAGES PUBLICS
ET CONCLUSION

Est-il nécessaire maintenant de justifier les pèlerinages publics? Pour ceux qui auront lu attentivement ces pages, nous ne le croyons pas. Résumer brièvement les considérations que nous avons exposées bien imparfaitement dans cet opuscule, énumérer les principaux avantages qui naissent de ces pèlerinages, suffira pour en comprendre la raison et le rôle providentiel.

A ceux qui vous demanderont : *Pourquoi ces pèlerinages?* répondez que ces pieux voyages, qui portent avec eux le caractère d'une *démonstration nationale*, sont un acte du culte public

et social si fatalement dédaigné de nos jours ; que c'est l'accomplissement d'un devoir imposé à la nation comme nation ; comme telle, elle a sa vie et son existence, son action et ses devoirs ; comme telle, elle a ses fautes et ses prévarications à racheter ; comme telle, elle a ses besoins et ses nécessités ; elle doit adorer et réparer comme nation, remercier et supplier comme nation. Contribuer à ce culte, c'est un devoir pour chaque membre de la société ; si on ne peut s'y associer de corps, qu'on le fasse au moins de cœur. De plus, ces pèlerinages nationaux sont un acte de foi public opposé à tant d'actes de cette incrédulité sociale qui, tous les jours, s'étale à nos yeux attristés et prêche si efficacement l'indifférence et le mépris de la religion. Ah ! quand nous voyons une si grande partie de la société s'éloigner systématiquement de l'Église, s'abstenir de toute participation à la prière et au sacrifice, mettre en oubli Jésus-Christ et les mystères les plus touchants de son amour, n'est-ce pas pour les âmes fidèles une chose convenable, j'allais dire un devoir, de protester hautement contre cette odieuse et fatale ingratitude qui retombe sur la société comme un crime et une menace ? Si l'Église,

pour dédommager l'hôte divin de nos tabernacles, a institué des fêtes et des processions solennelles, destinées à compenser les outrages qu'il reçoit de tant de pécheurs, n'est-il pas plus nécessaire encore d'instituer des processions d'un autre genre, des pèlerinages faits au nom de la nation tout entière, pour protester solennellement contre les prévarications sociales et pour honorer des bienfaits que l'on peut appeler nationaux, pour ne pas dire catholiques?

Vous demandez pourquoi des pèlerinages? Eh quoi! vous instituez *des trains de plaisirs* pour promener et distraire votre oisiveté et vos ennuis; vous essayez de tromper, par quelques fêtes nouvelles, le dégoût qui s'attache à vos plaisirs frivoles; nous voyons les foules curieuses accourir au premier signe donné, pour assister à des *courses de chevaux*, à des *congrès nationaux*; des *expositions universelles* attireront de toutes les contrées de l'Europe des multitudes avides de contempler les merveilles de l'art ou les produits plus admirables de la nature. Et vous trouveriez étrange qu'un peuple catholique eût ses fêtes, ses manifestations, ses démonstrations, religieuses!

Ce que vous accordez à la curiosité vous le re-

fuseriez à la conscience; ce que vous exaltez comme favorable à la science, vous le condamneriez, parce qu'il favorise la vie chrétienne; vous interdriez à la religion ce que vous accordez si libéralement au commerce, à l'agriculture, aux arts! comme si l'homme possédait quelque chose de plus précieux que son âme: comme si, pour un peuple, il était un intérêt plus pressant que celui de la religion! comme si ces pieux pèlerinages n'avaient pas des résultats infiniment plus avantageux pour le bonheur des individus et des nations que tous les efforts tentés pour la prospérité du commerce et le progrès des arts!

Vous demandez : *Pourquoi les pèlerinages?*

Et moi je demande pourquoi n'y en aurait-il pas? Le catholique n'est-il pas libre de pratiquer sa religion comme il l'entend et de voyager quand il lui plaît? Il n'y a pas longtemps encore, nous avons vu le gouvernement français, dans son profond respect pour la liberté de conscience et dans l'espoir, quelque peu ridicule, ce nous semble, de s'attacher par cette condescendance le cœur des Arabes musulmans, mettre annuellement plusieurs bateaux à vapeur au service des *pèlerins de la Mecque*, c'est-à-dire des

fanatiques dévots de l'imposteur Mahomet ; et vous trouveriez étrange que les compagnies de chemins de fer donnassent à leurs nationaux, à leurs coreligionnaires, à des catholiques, les facilités désirables pour remplir convenablement un acte essentiellement raisonnable, éminemment utile, accompli au nom de la société chrétienne et pour elle !

Pourquoi les pèlerinages ? Ah ! parmi ceux qui nous feraient cette question ne trouverions-nous pas peut-être des *pèlerins de Ferney*, qui se font gloire d'avoir visité la demeure du grand écrivain, qui n'était après tout que le *secrétaire de Satan*, et qui s'estiment heureux de posséder quelque chose qui ait appartenu à cet ennemi déclaré de l'Église de Jésus-Christ, de toute religion et de toute vertu ?

Pourquoi les pèlerinages ? Mais c'est pour condamner vos erreurs, pour réparer vos blasphèmes, pour protester contre vos doctrines mensongères.

Pourquoi les pèlerinages ? C'est pour affirmer notre *foi*, la foi catholique, l'affirmer au nom de la société. — C'est pour manifester notre *confiance* en Dieu, de qui seul nous attendons notre salut. — C'est pour lui témoigner notre

amour et nous consacrer plus solennellement à lui, nous et tout ce qui nous appartient.

Pourquoi les pèlerinages? C'est pour réparer nos péchés et les vôtres et faire à Dieu une amende honorable publique et nationale pour les crimes de la nation.

Pourquoi les pèlerinages? C'est pour présenter à Dieu nos humbles et ferventes supplications et solliciter de sa bonté grâce et pardon.

Pourquoi les pèlerinages? Ah! c'est pour reconnaître Jésus-Christ que vous reniez, pour adorer Jésus-Christ que vous outragez, pour témoigner notre amour à Jésus-Christ que vous haïssez, pour nous consacrer à Jésus-Christ, dont vous vous séparez par l'*apostasie*, pour offrir par un humble dévouement nos personnes et nos vies à Jésus-Christ, à qui vous déclarez une guerre impie et sacrilège.

Pourquoi les pèlerinages? C'est parce que les *pèlerinages nous sauveront* et que nous voulons le salut de la France et le nôtre.

Oui, voilà *pourquoi les pèlerinages*; — pourquoi nous les aimons, nous les voulons, nous les organisons.

Dans la grande *paralysie* religieuse qui prive les nations chrétiennes du sentiment, de

l'action, de la vie surnaturelle, le pèlerinage se présente à nous comme un remède efficace, puissant, assuré. Déjà bien des membres, au souffle du pèlerinage, ont commencé à se mouvoir. — La vie rentre peu à peu, le sentiment revient. Aidons ce travail de résurrection, et pour cela favorisons les pèlerinages publics. — C'est une œuvre de zèle ; c'est le traitement approprié à la maladie. Prions, agissons, parlons, écrivons : là est le remède, là est la guérison, et gravons dans nos cœurs cette résolution exprimée dans le rapport du Comité des pèlerinages : *Je m'engage à consacrer tous mes efforts à propager dans la France le mouvement des pèlerinages.*

Pourquoi enfin les pèlerinages ? C'est parce que le pèlerinage est une croisade ; c'est la lutte du bien contre le mal ; la réaction de l'élément catholique contre l'inférieure action qui tend à opprimer l'Église ; croisade pacifique dont la prière est l'arme et fait la force, et dans laquelle on ne cesse pas d'aimer ceux que l'on combat.

Nous terminerons par les belles paroles qui viennent d'être adressées à Pie IX, le jour de sa fête, par une députation du Comité des pèlerinages.

« Il y a un an, nous étions ici pour célébrer la fête de notre père vénéré et malade, qui daignait nous accueillir malgré ses fatigues. Nous venons aujourd'hui nous réjouir avec notre grand et bienheureux Pontife de la jeunesse que Dieu daigne renouveler en lui comme la jeunesse de l'aigle. Nous venons lui demander des forces nouvelles pour entreprendre une nouvelle campagne et lui rendre compte de nos humbles travaux.

« Armés par Votre Sainteté du signe invincible du chrétien, la croix ; soutenus de ses bénédictions et des faveurs de l'Église, nous avons repris l'an dernier nos courses pacifiques. Des millions d'hommes nous ont suivis ; ils ont sillonné la France en tout sens, faisant retentir partout, dans leur marche rapide, comme dans leurs processions solennelles, sur les places publiques, comme dans les sanctuaires, les cantiques du *sacré Cœur de Jésus* et les cantiques de *Marie Immaculée*.

« En un mois seulement, trois mille pèlerinages se sont organisés, et plusieurs d'entre eux ne comptaient pas moins de quarante mille pèlerins, tous unis par la même foi, tous animés des mêmes sentiments, tous prêts à verser

leur sang pour le triomphe de l'Eglise, la délivrance de Pie IX, le salut de la France.

« Un événement si étrange devait étonner le monde. On avait cru d'abord que nous péririons sous le sarcasme ; mais en nous voyant reparaître on s'indigne, on ne veut point croire que nous sommes des hommes pacifiques, on nous accuse d'apporter le trouble et de vouloir la guerre ?

« Eh bien, oui : nous voulons la guerre ; la guerre au respect humain, la guerre à l'indifférence religieuse et au sensualisme ; nous voulons la guerre, comme la veut Votre Sainteté. N'êtes vous pas, très-saint Père, le plus persévérant, le plus infatigable *lutteur*, lutteur de la vérité, lutteur de la charité, etc. ? » (M. de Damas, adresse du Comité des pèlerinages, 5 mai 1874.)

Concluons par les paroles de Pie IX : *Il ne faut pas seulement continuer, il faut REDOUBLER la grande œuvre catholique des pèlerinages.*

PRIÈRES DE L'ÉGLISE

A L'USAGE DES PÈLERINS

Les formules suivantes employées par l'Église pour la bénédiction des *pèlerins* qui se rendaient en Terre-Sainte et qui étaient récitées, soit avant, soit après leur voyage, nous font assez connaître ce qu'elle pense des pèlerinages, et l'importance qu'elle attache à cette pieuse pratique.

C'est de là que sont tirées les magnifiques prières qu'elle désire voir réciter par tous les membres du clergé dans tous leurs voyages; car quelle qu'en soit la nature, quel qu'en puisse être le but immédiat, ils doivent tous nous rapprocher du terme et nous conduire finalement à Dieu.

L'*itinéraire* des *clercs* sera mieux compris quand on saura qu'il est tiré des formules con-

sacrées par l'Église pour la bénédiction des pèlerins qui vont visiter les *Lieux saints*.

Ces prières, trop peu connues, sont marquées de ce caractère de piété et d'élévation, de simplicité et de grandeur, qui distingue les prières de l'Église. Bien des fidèles, nous en avons la confiance, seront heureux de les connaître et contracteront la sainte habitude de les réciter dans les voyages si fréquents de nos jours et qui ne sont pas toujours exempts de dangers.

C'est la foi qui a dicté ces belles prières, comme il est évident pour quiconque les lit avec attention. C'est la foi qui seule peut les comprendre, en goûter la saveur et en apprécier la beauté.

Trois grandes pensées en résument l'esprit :

1° Les *voyages* de l'homme ici-bas, quels qu'ils puissent être, ne sont, aux yeux de l'Église et dans la réalité, que des étapes dans le grand pèlerinage qui nous conduit à l'éternité. Ce terme suprême doit être toujours présent à la pensée du voyageur, le guider et le soutenir à travers les vicissitudes de la vie.

2° Dieu étend sur ses enfants les soins de sa *providence paternelle* ; il les suit dans toutes leurs voies. Tous leurs besoins lui sont connus,

il sait les dangers qui les attendent; il leur a préparé des secours dans toutes leurs nécessités. Recourir à lui, c'est pour eux une consolation, un devoir, un besoin. Ses anges sont chargés spécialement de nous protéger et sont les ministres et les instruments éclairés de sa miséricorde.

3° Les *exemples* les plus solennels, rappelés à la mémoire du chrétien, lui font admirer la Providence divine dirigeant les siens à travers les divers accidents du voyage jusqu'au terme désiré, et lui indiquent en même temps dans quel esprit il convient de voyager. C'est Abraham, quittant son pays, par l'ordre de Dieu, pour aller prendre possession des contrées qu'il lui destine.— Ce sont les Israélites traversant la mer Rouge pour échapper à la tyrannie des Égyptiens. — Ce sont les trois rois mages, conduits par l'étoile miraculeuse au berceau du Sauveur Jésus.— C'est saint Jean-Baptiste, le précurseur du Messie, la voix qui l'annonce au monde, l'ange qui le montre aux hommes. C'est surtout Jésus-Christ le Fils de Dieu lui-même, descendant des hauteurs du ciel pour nous visiter et nous guérir; pour nous révéler le chemin du ciel et nous y conduire, en marchant à notre tête. Quelles grandes et sublimes idées !

Voici la traduction fidèle de cet *itinéraire*, que l'on peut réciter seul, ou plusieurs ensemble.

ITINÉRAIRE

Au commencement de son voyage. le prêtre, s'il est seul, récitera ce qui suit au singulier, s'il a des compagnons de route, au pluriel.

ANT. Dans le chemin de la paix.

CANTIQUE *Benedictus*, Luc, I.

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple;

De ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de son serviteur David;

Selon ce qu'il avait promis par la bouche des saints prophètes qui ont vécu dans les siècles passés:

De nous délivrer de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent;

Pour exercer sa miséricorde envers nos pères et

Clericus in ipso itineris ingressu, si solus fuerit, dicat quæ sequuntur in singulari; si cum sociis, in plurali.

ANT. In viam pacis.

CANTIC. ZACHARIÆ. *Luc.*, I.

BENEDICTUS Dominus Deus Israel, * quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.

Et erexit cornu salutis nobis : * in domo David pueri sui :

Sicut locutus est per os sanctorum, * qui a sæculo sunt, prophetarum ejus :

Salutem ex inimicis nostris, * et de manu omnium qui oderunt nos,

Ad faciendam misericordiam cum patribus nostris, *

et memorari testamenti sui sancti.

Jusjurandum quod juravit ad Abraham patrem nostrum, * daturum se nobis;

Ut sine timore de manu inimicorum nostrorum liberati, * serviamus illi,

In sanctitate, et justitia coram ipso, * omnibus diebus nostris.

Et tu, puer, Propheta Altissimi vocaberis: * præiabis enim ante faciem Domini parare vias ejus;

Ad dandam scientiam salutis plebi ejus: * in remissionem peccatorum eorum,

Per viscera misericordiae Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto,

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent: * ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.

se souvenir de sa sainte alliance;

Selon qu'il a juré à Abraham notre Père, qu'il nous ferait cette grâce;

Qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servirions sans crainte;

Dans la sainteté et la justice, marchant en sa présence tous les jours de notre vie;

Et vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut; car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies;

Pour donner à son peuple la connaissance du salut afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés;

Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a fait que ce soleil levant nous est venu visiter d'en haut;

Pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort et pour diriger nos pas dans le chemin de la paix.

Gloire soit au Père, etc.

ANT. Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous dirige dans le chemin de la paix et de la prospérité et que l'ange Raphaël nous accompagne dans la voie, afin que nous rentrions chez nous en paix, en bonne santé et dans la joie.

ÿ Seigneur, ayez pitié de nous.

℞ Christ, ayez pitié de nous.

ÿ Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre père qui êtes aux cieux, etc.

ÿ Ne nous induisez point en tentation.

℞ Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

ÿ Sauvez, Seigneur, vos serviteurs,

℞ Qui espèrent en vous.

ÿ Envoyez-nous, Seigneur, votre secours du lieu saint ;

℞ Et de Sion, votre demeure, protégez-nous.

Gloria Patri.

ANT. In viam pacis et prosperitatis dirigat nos omnipotens et misericors Dominus : et Angelus Raphael comitetur nobiscum in via, ut cum pace, salute et gaudio revertamur ad propria.

Kyrie, eleison.

Christe, eleison.

Kyrie, eleison.

Pater noster, *secreto*.

ÿ Et ne nos inducas in tentationem.

℞ Sed libera nos a malo.

ÿ Salvos fac servos tuos.

℞ Deus meus, sperantes in te.

ÿ Mitte nobis, Domine, auxilium de sancto,

℞ Et de Sion tuere nos.

ÿ Esto nobis, Domine,
turris fortitudinis,

℞ A facie inimici.

ÿ Nihil proficiat inimi-
cus in nobis,

℞ Et filius iniquitatis
non apponat nocere no-
bis.

✠ Benedictus Dominus
die quotidie.

℞ Prosperum iter faciat
nobis Deus salutarium nos-
trorum.

ÿ Vias tuas, Domine,
demonstra nobis,

℞ Et semitas tuas edoce
nos.

ÿ Utinam dirigantur viæ
nostræ,

℞ Ad custodiendas jus-
tificationes tuas.

ÿ Erunt prava in directa.

℞ Et aspera in vias pla-
nas,

ÿ Angelis suis Deus
mandavit de te.

℞ Ut custodiant te in
omnibus viis tuis.

ÿ Domine, exaudi ora-
tionem meam,

ÿ Soyez-nous, Seigneur,
comme une tour forte.

℞ Contre ceux qui nous
en veulent.

ÿ Que notre ennemi ne
prévale pas contre nous,

℞ Et que le fils d'iniquité
ne puisse pas nous nuire.

ÿ Béni soit le Seigneur
aujourd'hui, tous les jours.

℞ Que Dieu, l'auteur de
notre salut, rende notre
voyage heureux.

ÿ Seigneur, enseignez-
nous vos voies.

℞ Apprenez-nous à mar-
cher dans vos sentiers.

ÿ Qu'il vous plaise de di-
riger nos pas

℞ Dans l'observation de
vos saints commandements.

ÿ Les chemins tortueux
deviendront droits.

℞ Ceux qui sont raboteux
s'aplaniront.

ÿ Dieu a commandé à ses
anges

℞ D'avoir soin de vous
dans toutes vos voies.

✠ Seigneur, exaucez ma
prière,

ṛ) Et que mes soupirs arri-
vent jusqu'à vous,

ḡ) Que le Seigneur soit avec
vous,

ṛ) Et avec votre esprit.

PRIONS

O Dieu, sous la conduite
duquel les enfants d'Israël
ont traversé la mer à pied
sec et qui, au moyen de
l'étoile qui les guidait, avez
montré aux Mages le chemin
qu'ils devaient suivre, accor-
dez-nous, nous vous en
prions, un voyage heureux,
un temps favorable, afin que,
dans la compagnie de votre
saint Ange, nous puissions
parvenir au but vers lequel
nous tendons et toucher en-
fin au port du salut éternel.

O Dieu qui, après avoir
fait sortir Abraham, votre
enfant, de la ville d'Ur en
Chaldée, l'avez gardé sain et
sauf à travers toutes les vi-
cissitudes de son voyage,
nous vous en prions, daignez
protéger vos serviteurs. Bé-
nissez, Seigneur, notre dé-
part; soyez notre consolation

ṛ) Et clamor meus ad te
veniat.

ḡ) Dominus vobiscum

ṛ) Et cum spiritu tuo.

ORATIO

DEUS, qui filios Israel per
maris medium sicco vesti-
gio ire fecisti, quique tri-
bus Magis iter ad te stella
duce pandisti : tribue no-
bis, quæsumus, iter pros-
perum, tempusque tran-
quillum ; ut, Angelo tuo
sancto comite, ad eum quo
pergimus locum, ac demum
ad æternæ salutis portum
pervenire feliciter valea-
mus.

DEUS, qui Abraham pue-
rum tuum de Ur Chaldæo-
rum eductum, per omnes
suæ peregrinationis vias
illæsum custodisti, quæ-
sumus, ut nos famulos tuos
custodire digneris : esto
nobis, Domine, in pro-
cinctu suffragium, in via
solatium, in æstu umbra-

culum, in pluvia et frigore tegumentum, in lassitudine vehiculum, in adversitate præsidium, in lubrico baculus, in naufragio portus : ut, te duce, quo tendimus prospere perveniamus, et demum incolumes ad propria redeamus.

ADESTO, quæsumus, Domine, supplicationibus nostris : et viam famulorum tuorum in salutis tuæ prosperitate dispone, ut inter omnes viæ et vitæ hujus varietates tuo semper protegamur auxilio.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut familia tua per viam salutis incedat, et beati Joannis Præcursoris hortamenta sectando, ad eum quem præcixit secunda perveniat,

dans la route, un ombrage tutélaire contre la chaleur, un manteau protecteur contre la pluie et le froid ; au voyageur fatigué soyez un bienfaisant véhicule, dans le malheur un secours, son appui dans les mauvais pas, dans le naufrage un port assuré, afin que, sous votre conduite, nous arrivions heureusement au terme de notre pèlerinage et que nous puissions retourner sans accident à notre demeure.

Rendez-vous propice, nous vous le demandons, Seigneur, à nos supplications, et faites que vos serviteurs voyagent heureusement sous votre protection paternelle, afin qu'à travers les vicissitudes du chemin et de la vie, nous soyons toujours assistés de votre secours.

Dieu tout-puissant, faites, nous vous en conjurons, que votre famille s'avance dans la voie du salut et que, mettant à profit les saints enseignements du bienheureux précurseur Jean-Baptiste,

elle parvienne sûrement à posséder celui qu'il nous a annoncé, Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit.

Marchons en paix, au nom du Seigneur. Ainsi soit-il.

Avant le départ, le prêtre ajoute ce qui suit :

Exaucez, Seigneur, nos prières, daignez accompagner vos serviteurs dans leur voyage, et puisque vous êtes présent partout, que, partout aussi, ils soient l'objet de votre miséricorde, afin que, préservés de tout accident par votre secours, ils vous rendent grâces par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

On les asperge d'eau bénite en disant :

Que la paix et la bénédiction du Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais. Ainsi soit-il.

Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum; Qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus, per omnia sæcula sæculorum.

ÿ Procedamus in pace.

℞ In nomine Domini.

Amen.

Benedictio Peregrinorum ante profectum :

ÿ Exaudi, Domine, preces nostras et iter famulorum tuorum propitius comitare, atque misericordiam tuam sicut ubique es, ita ubique largire; quatenus a cunctis adversitatibus, tua opitulatione defensi, gratiarum tibi referant actionem per Christum Dominum nostrum.

℞ Amen.

Asperg. aqua benedicta :

Pax et benedictio Dei omnipotentis, Patris et filii et Spiritus sancti descendat super vos et maneat semper.

℞ Amen.

Benedictio Per. post reditum:

ÿ Adjutorium nostrum.
etc.

℞ Qui fecit, etc.

ANT. Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum.

Ps. 127, Beati omnes qui timet, etc. — Ant. Ecce.

Kyrie, eleison.

Christe, eleison.
Kyrie, eleison.

Pater noster.

ÿ Benedicti qui veniunt in nomine Domini.

℞ Benedicti vos a Domino, qui fecit cœlum et terram.

ÿ Respice Domine in servos tuos et in opera tua,

℞ Et dirige eos in viam mandatorum tuorum.

ÿ Domine, exaudi, etc.

Après le retour, le prêtre dit:

ÿ Notre secours est dans le nom du Seigneur,

℞ Qui a fait le ciel et la terre.

ANT. Voici comment sera béni celui qui craint le Seigneur.

On récite le Ps. 127, puis on répète l'antienne.

Seigneur, ayez pitié de nous;

Christ, ayez pitié de nous;
Seigneur, ayez pitié de nous;

Notre Père qui êtes aux cieux, etc.

ÿ Bénis soient ceux qui viennent au nom du Seigneur.

℞ Bénis soyez-vous du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

ÿ Seigneur, abaissez vos regards sur vos serviteurs et sur leurs actions,

℞ Et dirigez-les dans la voie de vos commandements:

ÿ Seigneur, exaucez ma prière;

℞ Que mes soupirs arrivent jusqu'à vous ;

ÿ Que le Seigneur soit avec vous

℞ Et avec votre esprit ;

PRIONS

Seigneur, nous vous en conjurons, daignez, dans votre bonté, accorder à vos serviteurs le pardon et la paix, afin qu'ils soient purifiés de tout péché et puissent vous servir avec un cœur plein d'assurance.

Dieu tout-puissant et éternel, vous qui disposez en maître de notre temps et de notre vie, daignez conserver vos serviteurs dans une paix durable, et faites que ceux que vous avez rendus sains et saufs à leurs travaux jouissent par votre protection d'une douce sécurité.

O Dieu qui visitez les humbles et qui nous consolez par la charité fraternelle, étendez votre protection sur toute cette réunion, afin que, par ceux en qui vous habitez, vous vous communiquiez à

℞ Et clamor, etc.

ÿ Dominus, etc.

℞ Et cum, etc.

OREMUS

Largire quæsumus, Domine, famulis tuis indulgentiam placatus et pacem, ut pariter ab omnibus mudentur offensis et secura tibi mente deserviant.

Omnipotens sempiternus Deus, nostrorum temporum vitæque dispositor, famulis tuis continuæ tranquillitatis largire subsidium, ut quos incolumes propriis laboribus reddidisti, tua facias protectione securos.

Deus, humilium visitator, qui nos fraterna dilectione consolaris : prætende societati nostræ gratiam tuam, ut per eos in quibus habitas, tuum in nobis sentiamus adventum.

Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.	nous, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre fils, etc.
<i>Asperg. aqua benedicta :</i>	<i>On les asperge d'eau bénite en disant :</i>
Pax et benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus sancti, descendat super vos et maneat semper. Amen.	Que la paix et la bénédiction du Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais. Ainsi soit-il.

FIN



AVANT
CHAPITRE
Genève.
CHAPITRE
nes.
ARTICLE
ont
ART.
ART.
ces
§
§
§
dus.
CHAPITRE
CHAPITRE
dics.
ARTICLE
dics.
CHAPITRE
blica.
INTRODUCTION
ARTICLE
et de

161

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.	v
CHAPITRE PREMIER. — Caractères d'une nation chrétienne.	1
CHAPITRE II. — Situation morale des nations chrétiennes.	6
ARTICLE PREMIER. — Les gouvernements chrétiens ont pratiquement apostasié.	6
ART. II. — Caractères de cette apostasie.	9
ART. III. — Effets funestes de l'apostasie publique de ces sociétés.	26
§ 1. — Par rapport à Dieu.	26
§ 2. — Par rapport aux autres sociétés.	29
§ 3. — Par rapport aux familles et aux individus.	33
CHAPITRE III. — Des pèlerinages.	41
CHAPITRE IV. — Premier caractère des pèlerinages publics.	50
CHAPITRE V. — Second caractère des pèlerinages publics.	74
CHAPITRE VI. — Troisième caractère des pèlerinages publics.	88
CHAPITRE VII. — Des quatre principaux pèlerinages.	98
ARTICLE PREMIER. — Des pèlerinages en Terre-Sainte et au saint sépulcre.	99

ART. II. — Pèlerinages aux sanctuaires de Marie.	106
ART. III. — Pèlerinages à Paray-le-Monial en l'honneur du sacré Cœur.	111
ART. IV. — Pèlerinages aux tombeaux des apô- tres.	121
ART. V. — Des autres pèlerinages en général.	131
CHAPITRE VIII. — Justification des pèlerinages publics et conclusion.	137
Prières de l'Église à l'usage des pèlerins.	147
Itinéraire.	150

FIN DE LA TABLE



LYON. — IMP. AUBRAT AÎNÉ, RUE GENTIL, 4.

MÊME LIBRAIRIE

APOSTOLAT DE LA PRIÈRE. en union avec le sacré Cœur de Jésus, par le R. P. GAUTRELET, de la compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 0 65

LES PRIÈRES DE L'HEURE PRÉSENTE, par le R. P. Directeur de l'Association du Rosaire perpétuel à Lyon. 1 vol. in-18. 0 50

MANUEL DES TROIS DÉVOTIONS; au sacré Cœur de Jésus, à l'Immaculée Conception de la Vierge et à saint Joseph, par le R. P. A. MAGRI, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18. 1 25

LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, démontrée et vengée contre les principales objections du protestantisme reproduites dans une brochure de M. Puzos, ministre de Rochefort, par le R. P. GAUTRELET, de la Société de Jésus. 1 fort vol. in-18. 2 50

DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE ET DANS LES ÉCOLES, Questions pratiques, par le R. P. TISSOT. 1 vol. in-12. 1 25

MANUEL COMPLET DE CHANTS RELIGIEUX, contenant plus de deux cents cantiques anciens et nouveaux, à une et plusieurs voix, une messe brève, des faux-bourbons pour les vêpres ordinaires et les vêpres de la sainte Vierge, des motets, des antiennes, des hymnes pour les saints du très-saint Sacrement, à l'usage des maisons d'éducation et des paroisses, par le P. J. M. GARIN, mariste. Quatrième édition, revue avec soin et considérablement augmentée. 1 v. in-18 bréché. — Prix: 2 fr. 50. Relié dos mouton, plat toile (affranchissement en sus). 3 fr. 10

